



MARIEL
PRIMOIS
BIZOT

SIGNÉ

BRANCO!

COMMENT *CRÉPUSCULE* EST DEVENU UN SYMBOLE DE RÉSISTANCE

AU DIABLE VAUVERT

« Crépuscule n'était ni un songe, ni la fantasmagorie d'un esprit solitaire – les vidéos de Branco faisaient des millions de vues. »

Mariel Primois-Bizot

Récit de la genèse du phénomène d'édition, état des lieux interne de la censure médiatique, plongée intime dans le rapport qu'entretient le jeune avocat avec sa caste, *Signé Branco !* raconte et analyse le phénomène qui a fait de Crépuscule un symbole de résistance.

Mariel Primois Bizot a signé avec Jean-François Bizot, fondateur d'Actuel et de Radio Nova, plusieurs ouvrages sur la presse underground et la contre-culture. Intriguée par l'aventure En Marche ! elle a publié *Attention à la marche ! Comme un Huron chez Macron* (Indigène, 2018), le témoignage tragi-comique d'une désillusion.

Mariel Primois Bizot

Signé Branco

AU DIABLE VAUVERT

Remerciements à Denis Robert,
Yves Tenret et Patrice van Eersel

« Le risque de l'inaction est très élevé et chaque jour de vie est un
jour en moins.
Où est le risque, quand on ne fait rien ?
On perd juste un jour.
On a un jour de vie en moins et on n'en a pas tant que ça...
Si vous ne vous battez pas pour ce que vous croyez, chaque
jour disparaît et vous perdez. »

Julian Assange
(dans *Risk* de Laura Poitras, 2017)

Je venais de terminer la lecture de deux livres. Celui de Julian Assange, qui relate l'histoire de sa rencontre avec le président de Google, où j'avais noté les deux justifications fondamentales de son action : primo, la civilisation, son bon côté, repose sur l'archivage complet de son patrimoine intellectuel, et ce registre devrait être le plus exhaustif possible si l'humanité entend progresser ; secundo, en pratique, la divulgation de l'information est bonne pour les acteurs qui ont l'assentiment du public, et néfaste pour ceux qui ne l'ont pas.

L'autre livre, qui étrangement lui répondait, était celui de son avocat, un certain Juan Branco. Mis en ligne sur son blog, *Crépuscule* exposait les ressorts intimes du pouvoir macroniste, ses liens d'endogamie avec l'oligarchie française et les sources structurelles d'un système mortifère. N'ayant jamais entendu parler de Juan Branco, ma première réaction avait été de le googleliser et par chance j'y trouvais, parmi les multiples aventures qu'il avait déjà vécues à 29 ans, les traces de son passage éclair à la rédaction des *Inrockuptibles*. Il me fut aisé d'obtenir ses coordonnées, de le contacter sans plus attendre pour l'interviewer. Répondant dans la minute, un rendez-vous fut pris pour le lendemain, non loin de ses quartiers parisiens. Il était ponctuel et m'accorda une heure qui me parut bien courte. « Vous me reconnaîtrez, j'aurai votre livre posé sur la table. » En fait de livre, j'avais apporté les feuilles A4 de son PDF, annotées de bout en bout.

— Vous n'avez pas reçu mon livre ? remarqua-t-il poliment. Il est beaucoup mieux, j'y ai rajouté tout un chapitre sur les Gilets jaunes.

Il accepta que j'allume mon petit magnéto et commanda des raviolis crémeux.

— Il y a beaucoup de bruit, vous n'allez pas entendre grand-chose, s'inquiéta-t-il.

— Non, non, tout va bien, présageai-je confiante, il n'enregistre que ce qui est intéressant.

Il me demanda pour qui je travaillais – du bout des lèvres, non par désintérêt, mais parce qu'une forme de retenue le lui commandait. Et

comme je n'avais qu'une réponse plutôt vague à lui donner, je lus dans son regard que cela ne lui posait aucun problème. Le mec n'était pas parano, peut-être pas assez, m'étais-je dit, vu l'ampleur des accusations qu'il portait dans son pamphlet, certains à sa place auraient avant tout checké mon curriculum vitae. Je le regardais piquer ses raviolis et songeais à mon fils, plus jeune de quelques années, qui en raffole aussi, tout en repoussant tant bien que mal le sentiment maternel qui me menaçait.

Qui donc se tenait en face de moi ? Quelqu'un qui avait l'expérience d'un homme de quarante ans, un gars armé contre le cynisme qu'une prise de conscience aurait sorti de sa classe, un mec qui voulait vivre sa vie, ça, c'était sûr. J'observais sa tête de post-ado, sa montre-bracelet, indispensable sablier des concours aux grandes écoles, et son pardessus légèrement élimé style prépas Louis le Grand. J'avais lu son livre sans le connaître. Lorsque j'ai vu l'image, je me suis dit, c'est cette personne-là avec ce regard-là qui écrit ça ? Mais tout ça ne m'aidait pas beaucoup, je n'arrivais pas à trouver à qui il me faisait penser.

Avant de le questionner, je me devais de me présenter. La bonne éducation qu'il imposait bien malgré lui m'y obligeait. J'essayais d'être brève et légère, le temps filait. Il n'écouta que d'une oreille ce qui, il est vrai, n'avait pas grand intérêt.

Mes questions n'étaient pas précises, je n'avais pas assez travaillé. En le quittant, j'eus la molle et poisseuse sensation de ne pas avoir réussi grand-chose, d'avoir loupé mon coup. Perplexe, je longuais Notre-Dame dont rien ne laissait supposer qu'elle ferait bientôt la une des journaux et des télévisions du monde entier. À l'évidence, le mec était courageux et ses intentions nobles, mais les retours de bâton allaient être d'une puissance ! Pouvait-il assurer ses arrières ? Quels étaient ceux qui allaient oser le soutenir et comment allais-je faire pour lui filer un coup de main ? Et, plus que tout, *Crépuscule* passerait-il entre les mailles du filet ?

N'étant pas sûre de la qualité de mon interview, je ne l'écoutai pas en rentrant et laissai dormir ma mauvaise interro au fond de mon cartable et je perdis du temps. Ce n'est que courant mars que je m'attelai à ce pénible décryptage, où l'on entendait surtout brailler les touristes alcoolisés et la

machine à café, comme il l'avait prédit. Mais parmi les rires et les bruits de comptoir, on percevait quand même l'essentiel de sa rhétorique précise et volontaire. Finalement, ce n'était pas si mal, en tout cas moins nul que je l'avais craint. Dès la fin de la transcription, je tentai un premier appel vers la rédaction du mook *We Demain*. Trop tard, ils avaient bouclé, plus de place, pas même une colonne. « Mais Branco est très jeune », m'avaient-ils répondu. On avait donc le temps.

Le soir suivant, visionnant un esclandre qu'il avait provoqué sur le plateau d'Hanouna, une idée me vint qu'à tort je crus maline. C'était Zorro ! Voilà à qui il me faisait penser ! Au respectable notable Don Diego de la Vega qui décida très jeune de se faire justicier et de vouer sa vie aux faibles. Toujours accompagné de son fidèle serviteur muet, Bernardo (alias Fly Rider) présenté comme sourd, il dissimulait son habileté à l'escrime en se faisant passer pour un érudit allergique aux combats et à la politique, afin de mieux défendre les citoyens, et plus particulièrement son ami Don Ignacio Torres, injustement embastillé par la tyrannie qu'exerçait la garnison aux ordres du commandant Monasterio (alias Christophe Castaner)... Ils étaient bien tous là.

À la lumière de l'ampoule qui s'était généreusement allumée au-dessus de ma tête, j'improvisai un texte d'introduction où je l'habillais en Zorro, avec cape et grand chapeau, aux prises avec le sergent Garcia du PAF, m'imaginant, crédule, que l'humour aiderait ma cause. Je titrai « *Zorro a travaillé aux Inrocks !* » et postai illico l'interview dans la boîte mail du rédacteur en chef. La réponse fut aussi brève qu'instantanée et ne portait qu'une succincte formule de politesse et de non-recevoir : « *Merci pour votre proposition, mais je suis au regret de la décliner. Nous ne fonctionnons pas de cette façon. Lorsque la rédaction choisit d'interviewer une personne, elle envoie un journaliste permanent pour le faire. Bien à vous...* »

Je n'étais pas permanente, c'était ça le problème.

Avec l'hebdomadaire *Society* qui, d'après leurs dires, le connaissait très, très bien, mon mail allait rester sans réponse ni accusé de réception. Mais je n'étais pas au bout de mes peines et commençais tout juste à comprendre

que le dossier était chaud. OK, tout le monde connaissait Branco, mais beaucoup avaient des « doutes » à son sujet... puisqu'au fil des jours, d'autres tentatives infructueuses me chuchoteraient un flot de gros mots – il hébergeait Maxime Nicolle, ce qui ne sentait pas très bon ; son père n'était pas quelqu'un de clair, clair ; et puis lui, c'était quand même un enfant de la haute, un personnage clivant... *et cetera*.

Et je ne parle que d'organes de presse penchant à gauche !

J'avais beau leur dire que le mec secouait le cocotier, que son *Crépuscule* allait être numéro un des ventes – uniquement par le bouche-à-oreille, dans un phénomène qui enflait, enflait. Bref, que ça valait le coup d'être étudié, quand même ! Il n'y avait rien à faire, tout était bloqué. La presse papier ne souhaitant pas faire partager à ses abonnés ce qui se médissait dans ses dîners.

En revanche, sur les réseaux sociaux, l'affaire suivait son cours. Chaque jour, une nouvelle information était postée sur la page de son comité de soutien. Depuis fin janvier, les amis de Branco bombardaient. À la suite de son entretien radiophonique avec Daniel Mermet, la porte-parole LREM Aurore Bergé avait demandé au procureur de la République de poursuivre Zorro en justice et réclamé sa détention pour avoir « armé les esprits ». De son côté, *L'Express* avait jeté une boule puante restée sans grand effet ; sans appui médiatique institutionnel, les chiffres de vente de *Crépuscule* n'en finissaient pas de grimper, grimper, grimper. C'était en soi une nouvelle très réjouissante. Il était donc encore possible, en France, de faire un « succès de librairie », donc visiblement de ne pas rebuter le lecteur, sans apparaître une seule fois sur le plateau de *La Grande Librairie*.

Dans son livre, j'avais désespérément cherché un passage, même un mot, qui aurait pu faire plaisir à Emmanuel Macron et, surprise, j'en avais quand même relevé un : le parallèle entre leurs parcours d'études. Ils n'étaient pourtant pas tout à fait similaires, Macron n'étant pas normalien, ce que je lui fis remarquer...

Il sourit de bon cœur : « Je lui offre ce cadeau ! » Et enchaîna sans appuyer son effet ni vérifier mon sourire : « Il fait partie de ces gens que j'ai beaucoup vus, qui appartiennent à une classe sociale dans laquelle le

service du soi domine tout rapport à l'autre. C'est assez terrifiant. Je suis convaincu que c'est quelque chose qui est provoqué structurellement. Je ne pense pas que ces gens soient ontologiquement mauvais de naissance, ou génétiquement. En revanche, il y a une conformation à la classe bourgeoise, qui est celle de la maintenir et de s'y reproduire. Il y a plein de façons de parler du bourgeois, par exemple lorsque les aristocrates avaient à la fois l'acquis et l'inné, c'est-à-dire que, quoi qu'il arrive, leur place dans la société était garantie. »

Croyait-il que ses abstractions me posaient problème ? Non, c'était clairement dans ses habitudes de vouloir tout expliquer.

Il poursuivit : « Le bourgeois, lui, se trouve en permanence dans la nécessité de reproduire sa position, de s'insérer dans un système économique où il va devoir produire du profit pour arriver à survivre. Il y a une guerre, la guerre de tous contre tous dont parle Hobbes. C'est avant tout au sein de cette classe sociale très particulière, à laquelle d'ailleurs appartenait Hobbes, que cela se produit. »

Dès 2011, Branco avait annoncé la couleur à Gérard Lefort qui le questionnait sur ses goûts cinématographiques : « J'aimerais que quelqu'un ait le courage de filmer le monde dans lequel on vit, ce petit vase clos germanopratin qui n'a plus aucune ambition intellectuelle, qui ne cherche plus qu'à se reproduire. Un documentaire sur les velléités dynastiques de cette "haute bourgeoisie" complètement déconnectée du reste du pays, où règne le culte de l'entre-soi, l'impunité intellectuelle, la fausse transgression... » Huit ans plus tard, *Crépuscule* en était le scénario.

— Peut-on dire de vous que vous êtes un déclassé ?

J'approchais à pas feutrés de mon sujet qui, me semblait-il, pensait à trois ou quatre choses en même temps. Il sollicita un quart de sa cervelle pour me répondre :

— Non, j'y suis resté, dans cette classe sociale, symboliquement parlant ! Par contre, j'ai vraiment fait le choix de ne pas m'y insérer, de ne pas gagner des mille et des cents comme on me l'avait proposé ou comme j'ai fait durant quelques mois, parce que ça me rendait malheureux.

Son dernier mot frappa sa cible en plein cœur, j'étais prête à croire toute la suite.

— De plus, j'ai senti une dégradation générale de la société. Pour se maintenir dans cette forme d'élite, il faut faire des sacrifices moraux très importants. Par exemple, on m'a proposé d'être chercheur en droit, ce qui en soi est légitime ; on ne me proposait pas de travailler dans la finance ou dans la banque, donc ça ne s'attaquait pas à mes valeurs ; par contre, il fallait que j'aille au Luxembourg pour avoir un salaire correct, et ça, je n'en voulais pas. J'aurais gagné une fortune pour deux jours de travail par semaine, un pont en or, parfait et idéal pour justement me maintenir dans cette classe d'élite.

Son regard noir et direct où ne perçait pas l'ombre d'une ambivalence enchaîna sans m'attendre :

— Je suis allé voir le directeur juridique de Total, qui a un des postes les plus importants en France et qui fait partie de l'exécutif de cette société. Lorsque vous entrez dans son bureau, vous vous dites : « Mais c'est dingue, tout ce pouvoir, tout cet argent et... cet endroit est misérable ! » Vous entrevoyez d'un coup la façon dont il vit, tout. La modernité a créé des conditions existentielles épouvantables, même pour ces gens-là ! Ce qui fait que la volonté d'adhésion au système est de moins en moins forte.

Je le comprenais. Non que le directeur juridique de Total fasse partie de mes relations, mais la tristesse de l'argent, il m'était arrivé de la croiser.

— Au Luxembourg, j'ai tenu trois mois, dit-il en se redressant. Je faisais des crises d'angoisse massives, je ne supportais pas d'être dans ce puits à richesse, qui aspire toutes les richesses du monde et où les gens vivent pourtant si médiocrement. Ils étaient tous très malheureux.

Mais Juan, avais-je envie de lui dire, la classe dirigeante aussi vous voudriez la sauver ? Bien que l'époque ne soit plus à l'humour, certains de ses congénères hyper diplômés, issus des grandes écoles, faisaient aussi défection, se refusant à intégrer la lucrative classe dominante. Un malaise, une sensation de ne pas être à sa place dans ce système, les poussaient à faire le choix de sortir des rails, de dégringoler de l'échelle hiérarchique, de prendre volontairement le maquis social. Abandonnant les postes en or, les

carrières argentées en s'extirpant par un processus de radicalisation pensé que Branco illustre parfaitement. Si je dirigeais une rédaction, je creuserais cet angle-là, c'était ça le sujet : l'existence d'une jeunesse érudite et malgré tout hors cadre, qui se refuse de collaborer au grand système. Cette « catastrophe » nationale n'intéressait visiblement personne, les cœurs des vieux briscards du journalisme, anciens maos, trotskos ou autres, restaient secs. J'en étais affligée.

— Lorsque vous vous désolidarisez d'un système auquel vous appartenez, reprenez-vous, c'est qu'il y a une dysfonction quelque part. Pour moi, la désolidarisation est liée à la recherche d'honnêteté, c'est un peu prétentieux de dire ça, mais c'est comme ça.

— Vous décrivez la France comme « un cloaque où les politiques se vendraient aux financiers entre déjeuners et dîners, sous le regard absent de journalistes exploités ». Croyez-vous que les liens de confiance puissent se retisser ou sont-ils définitivement rompus ?

— Ils se sont constitués en caste, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire qu'on les a chargés de décrypter le réel de notre monde, de décider de notre monde. L'étape d'après, quand la caste commence à se servir elle-même, à ne parler que pour elle-même, à ne servir que ses intérêts au lieu de continuer à jouer son rôle, évidemment, il y a rupture de confiance et volonté de dépasser ce système de dépendance pour reprendre la parole directement. Il faut passer à une autre phase d'émancipation.

— En termes de prise de conscience, on en serait où ? Quel pourcentage de la population serait en chemin ?

— Ça va très vite, parce que c'est tellement évident. Une fois que vous énoncez ces choses incontestables de façon purement rationnelle. C'est une pure question d'accès à l'attention des gens. Une fois que vous avez ce temps, vous rajoutez à ça qu'historiquement on est passé du servage à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie et maintenant à une démocratie directe ou semi-directe. En termes de progrès, c'est d'une évidence tellement incontestable que cela s'imposera.

— Donc vous, vous êtes parti du Luxembourg ?

— Oui, à présent, je suis en déclassement social. C’est ce que j’ai décidé : me mettre au RSA, parce que j’ai la capacité de tenir à Paris comme ça, sans me soumettre à une forme de vie avilissante et asservissante.

Nous étions d’accord, l’argent ne faisait pas le bonheur, mais n’était-il pas plus simple de renoncer à un héritage financier qu’à un capital intellectuel ? Et la réelle fortune que possédait mon interlocuteur, son potentiel d’analyse et de réflexion acquis sur les bancs des écoles qu’il critiquait tant, ne désespérait-elle pas de trouver où s’exprimer et s’épanouir ? Il m’apporta la réponse sans que je lui pose la question :

— Cependant, ce choix a provoqué un sentiment de révolte en moi. Je n’ai pas envie d’être au RSA, j’ai envie d’avoir une fonction dans la société, pour la société, et étonnamment, les Gilets jaunes me l’ont permis. J’ai un rôle de passeur, en fait.

À la table voisine, ils en étaient à leurs troisièmes cafés et mes espoirs de les voir se taire ou partir s’amenuisaient. Branco aussi semblait gêné par le vacarme, qui me poussa à hausser le ton :

— Vous êtes le porte-voix des Gilets jaunes aujourd’hui ?

— Oui, j’ai un rôle de traducteur. Une traduction du réel et d’un réel qui n’est pas encore accessible, mais qui leur permet de ne pas être totalement écrasés. Ils ont avec eux quelqu’un issu d’une autre classe, mais qui se tient à leurs côtés. Ce qui, lorsqu’on leur dit « Vous avez tort, taisez-vous ! », leur permet de répondre : « Non, la preuve, il y a quelqu’un qui “vous” ressemble et qui dit et pense la même chose de “nous”. »

Porté par la belle assurance qu’on lui connaît, sa position était bien campée et ses propos solides, mais la situation où il plongeait corps et âme me souciait. Par moment, je le voyais flotter comme un cosmonaute hors de sa capsule ; puis soudain, je faisais face à un explorateur très bien outillé, que les vents porteraient vers un ailleurs, plus que vers un but. Comment serait demain ? Il ne le savait pas. Tout était à inventer.

— J’ai envie que l’on reconstruise une société dans laquelle chacun puisse trouver sa place. Vivre confortablement en servant la société et pas en partant au Luxembourg pour servir de légitimation à un pillage généralisé. Macron est l’incarnation définitive de cet effondrement.

Effondrement ? Ils étaient donc tous comme ça, ces enfants du collapse et des catastrophes annoncées. Réalistes et traumatisés d'avoir vu, dès l'enfance, sur les écrans de télé, les ours polaires se noyer. Ce n'était pas Nounours qui les avait bercés, mais l'angoisse du *Crépuscule* d'un système menaçant de s'effondrer.

— Macron n'a eu aucune angoisse d'aller chez Rothschild, d'y gagner des millions. La banque d'affaires, il faut quand même dire ce que c'est, vous ne produisez rien pour la société, vous récupérez, vous pillez. Il a donc pillé trois millions d'euros, dans le cadre d'une transaction qui valait des milliards, pour se construire un destin personnel et cela n'a rien à voir avec quelqu'un qui gagne trois millions d'euros parce qu'il a construit un grand empire industriel ! Là, on entre dans un autre registre, un autre rapport à la société qui me révolte fondamentalement, un rapport dont j'avais besoin de me détacher. Je ne supportais pas l'idée d'adhérer à ça. Alors pourquoi ? Il faudrait sûrement faire une psychanalyse...

Me tendait-il une perche ? Je ne la saisis qu'à moitié :

— Vos parents ?

— Oui, il y a le parcours de mes parents et sans doute mille choses qui ont fait qu'à un moment j'ai eu cet ajout de conscience.

Songeur, il plongeait en lui-même vers quels abîmes ? On en resterait là.

Pour remonter vers la surface, je lui suggérai une idée. Macron n'était-il pas comme le personnage de Kaplan dans *La Mort aux trousses* d'Alfred Hitchcock, une sorte d'égrégore, une fiction collective qui prend corps ? Je savais que Branco était un féru de cinéma, mais mon image pouvait lui sembler alambiquée... Il avança au contraire un cran plus loin :

— Il y a là une facticité assez sidérante. Le seul corps social de Macron, c'est le paradoxe des gens qui ont mis en place le système existant de l'individualisme comme valeur cardinale de leur vie, ce qui fait d'eux l'inverse même d'un corps social. C'est très intéressant, car je pense que ces gens, qui ne pensent qu'à eux-mêmes, sont par conséquent incapables de réellement se mobiliser pour Emmanuel Macron.

Il n'y a pas si longtemps, un pitoyable rassemblement de macronistes place de la République, les « Foulards rouges », créés en réaction aux

« Gilets jaunes », avait été annulé faute de manifestants. Un tel flop, qu'une compassion nationale s'était très vite entendue à l'oublier... Branco développa :

— C'est là l'immense faille de ce président, stratégiquement parlant. Le socle des personnes qui l'ont désiré, les 24 % des Français qui l'ont élu, sont des gens qui ne prônent dans leur quotidien, dans leur rapport à la vie, que cette forme de réussite individuelle, que lui-même incarnait. Ils ne font pas société, ils ne vont jamais se sacrifier pour un autre. Vous voyez, il y a une aporie dans le macronisme, puisque l'idée même de sacrifier un de leurs samedis après-midi pour porter leurs convictions ne les effleurerait pas.

— Donc, d'après vous, la critique, la contestation oratoire, toutes ces critiques, tous ces livres, tous ces propos tenus contre Macron, lui donnent en réalité la consistance qui lui manque ?

— Oui, c'est intéressant. Plus on l'attaque, plus il se met en hauteur. Comme un coq, il semble être excité par ça et se met à provoquer les gens pour qu'ils réagissent. C'est une question que je me pose, faut-il tomber dans le piège ? Par exemple, lorsqu'il dit que les gens en difficulté ne sont rien, pour moi, il y a un fascisme larvé dans cette parole. Je m'explique : la question est de savoir pourquoi il dit des choses comme ça. Macron porte des politiques qui mettent en péril les plus fragiles, mais ce Monsieur a cette caractéristique bizarre : il a besoin d'avoir raison. Il a besoin de sentir qu'il agit pour la « bonne raison ». De plus, il ne supporte pas qu'on lui dise : « Vous êtes en train de fragiliser les plus fragiles. » Par conséquent, il est obligé, pour se réaccorder, pour réaccorder le réel de sa psyché, de dégrader ces personnes-là, de leur dire qu'elles ne sont rien. Parce que si elles ne sont rien, on peut se permettre de les maltraiter. Vous commencez à comprendre en quoi c'est un fascisme ?

Juan Branco allait-il trop loin ? Connaissait-il réellement la différence entre une démocratie, même ultra-capitaliste, et une véritable dictature ? Sa démonstration n'était pas mauvaise et j'entendais que, psychologiquement, il y avait de ça... mais Macron n'était-il pas surtout le candidat de Bruxelles, celui qui avait annoncé la couleur à ce sujet ?

— Macron et l'Europe, vous en pensez quoi ?

— C'est un échec. Du point de vue macronien, c'est un échec. Il n'a pas réussi à faire ce qu'il voulait, la dégradation est générale. Prenez Junker, par exemple : rappelons qu'au-delà du fait qu'il fut Premier ministre du Luxembourg et qu'il y a mis en place tout le système d'évasion fiscale massive que l'on sait, on nous cache quelque chose d'autre. Quelque chose qui va vous sembler très cru, mais tant pis : Junker est un poivrot, un alcoolique profond. Donc, à un moment, il faut s'interroger. Moi, je n'ai pas de problème avec les gens qui ont une fragilité, un problème d'addiction, j'ai de l'empathie pour ceux qui ont des difficultés, quelles qu'elles soient ; en revanche, c'est quand même étrange qu'un système comme l'Union européenne ne trouve pas d'autres personnes à porter à sa tête qu'un alcoolique. Qu'on en soit arrivé à un tel niveau de tolérance au sein des élites vis-à-vis de ces dirigeants signale une défaillance grave dans leur propre système. Cela ne me dérangerait pas dans une démocratie représentative. Par exemple, si vous élisez un parlement, c'est bien qu'on y trouve un poivrot, mais aussi trente ouvriers, dix bourgeois et quarante postiers, dans une sorte de mini-société représentative, que vous feriez travailler ensemble pour que cela finisse par s'équilibrer. Des gens défaillants dans un système représentatif, ce n'est pas grave ; en revanche, des gens défaillants dans un système totalement verticalisé, ça provoque des effondrements [encore un effondrement]. On a donc le droit de les sanctionner sur leurs fautes morales.

Il mettait là le doigt sur l'un des délits que combat sa génération : la faute morale. Parmi les convergences qui unissaient les Milléniums, ces individus à forte intuition et à concentration intellectuelle multiple et simultanée, la faute morale arrivait en tête. Elle explicitait leurs luttes, plus encore que la suspicion ou le fake. Je demandai :

— La politique n'est-elle pas tout simplement tombée, comme tout le reste, dans l'escarcelle du marché ?

— Oui, tout à fait. Il y a quarante ans, il y a eu un miracle en France.

— Un miracle ?

— Mitterrand a eu besoin d'institutionnaliser une élite créative qui n'avait pas sa place avant. Il lui fallait des soutiens dans Paris. Il a donné des millions au cinéma, à l'art et même au journalisme. Cela a donné une très grande respiration... qui s'est bien sûr doublée d'une captation, les gens prenant tout ça pour s'acheter des hôtels particuliers et compagnie plutôt que de le réinvestir pour garder cette créativité qui les avait amenés à être reconnus par le pouvoir. Mais cette phase nous a au moins permis de respirer un peu en France, même si intellectuellement, on sentait poindre les prémices d'un effondrement [encore un].

— Mais lorsqu'il y a main basse de l'État sur la culture, quelle place reste-t-il à la liberté ?

— C'est ce que je disais sur l'institutionnalisation. Ce sont des fusibles. En fait, ça monte et ça descend. À un moment donné, il y a un bouillonnement intellectuel très fort, que le pouvoir est fort tenté de récupérer ; mais du coup, il le dégrade rapidement. Le problème est qu'aujourd'hui, il n'y a rien, aucun bouillonnement. C'est un étouffoir complet.

OK, j'entendais mieux ce qu'il voulait dire, et puisqu'il nous ramenait en 1980, je poursuivis notre voyage dans le temps :

— Que pensez-vous du soutien de certains soixante-huitards, comme Daniel Cohn-Bendit ou Romain Goupil, à Emmanuel Macron ?

Le vif-argent s'élança comme un boulet de canon :

— J'ai un mépris fondamental de 68 de façon générale. Je méprise les soixante-huitards parce qu'en 68, alors qu'ils avaient l'Élysée à portée de main, ils ne sont pas allés le chercher. Donc, à partir de là, il y a eu un refus de révolution ou au moins le refus d'une prise au sérieux de ce qu'ils prétendaient. Il y a eu un manque quelque part, et ce manque est très irrespectueux envers les ouvriers qui avaient fait la grève générale durant toute cette période. Ce sont eux qui ont permis au mouvement de déboucher. Les seules avancées pour 68 ont été obtenues par la partie ouvrière et, à côté de ça, il y a ces gens qui s'en sont tenus à la dimension jouissive, ludique et extrêmement narcissique. Ils se sont dit : on va

s'émanciper et fuck le monde, on s'en fout ! On ne prend pas l'Élysée parce que ça nous fait chier de prendre l'Élysée...

Branco me parlait depuis le XXI^e siècle. Un monde sans dehors, enfermé dans une interconnexion imposée, un capitalisme mondialisé qui a ébranlé toutes les structures, régnant unique et universel en n'accordant à ses opposants qu'une place de bouffon. Les meneurs des Gilets jaunes n'avaient pas appelé à la grève générale puisqu'elle n'aurait produit aucun effet sur une économie hors sol, sauf à abandonner le peuple à son impuissance. C'était du fond de cette cocotte-minute, cet étouffoir, comme dit Branco, qu'il me parlait.

— À l'époque, c'était drôle de jeter des pavés, c'était excitant de défier le capitalisme en apparence ; par contre, aller prendre l'Élysée pour se coltiner la réalité du pouvoir, c'était beaucoup moins amusant, surtout lorsque vous voulez tout transformer. Les soixante-huitards, pardonnez-moi je vais dire une vulgarité, mais ce sont des connards !

— Enfin, ceux que l'on voit à la télé, tentai-je de négocier pour en épargner quelques-uns.

— Ils avaient le pouvoir de mener à bien les choses et ont préféré mener des vies confortables, en tirer des fruits, s'installer dans la société. Les années 80 ont représenté la phase de reconversion des soixante-huitards au pouvoir. July et compagnie qui s'installent... Quand même !

Serge July ? L'auteur de *Vers la guerre civile* (paru en 1970 et vite oublié) avait déclaré « n'avoir jamais relu ce livre », ce que l'on pouvait croire aisément, vu la mine étouffée qu'il affichait sur les plateaux de télé devant les incendies qu'allumait l'Acte II des Gilets jaunes sur les Champs-Élysées : « Quelle catastrophe pour l'image de Paris ! On n'a jamais vu ça ! On n'a jamais vu ça ! » s'époumonait-il ce soir-là. Son ancien organe de presse, *Libération*, n'ayant lui non plus prêté attention à mon interview, je tentai un ultime essai vers *Fakir*, le journal de François Ruffin. Bien que son slogan « À la fin, c'est nous qu'on va gagner » (un parler « simple », supposé populaire) sous-entendît un désamour pour la grammaire d'une large part de ses lecteurs et sympathisants.

Ruffin avait certainement lu *Crépuscule*, m'étais-je dit, Marx aimait lire Balzac et en disait le plus grand bien. Bien que l'arrivée de Branco sur la scène ait flanqué à l'Insoumis un sacré coup de vieux – j'irais jusqu'à dire un coup de Georges Marchais. François Ruffin n'usait-il pas des mêmes recettes en se faisant filmer dans sa cuisine ? Dès 1973, attablé au formica, Marchais aussi disait être « un homme comme les autres », précisant : « Dans mon quartier, les gens qui me connaissent bien, en dehors de ma fonction, de mes responsabilités, me voient régulièrement faire les courses, parfois avec ma femme, et discuter avec mes voisins. » Et sa femme de rajouter : « Si nous étions au printemps ou en été, vous l'auriez trouvé en short dans le jardin en train de cultiver ses roses – tous les voisins se mettent aux fenêtres, pour l'observer en train de bricoler. »

C'est donc sans trop y croire que j'envoyai : « Bonjour François, j'ai fait une interview de Juan Branco, seriez-vous intéressé pour *Fakir* ? Bonne journée ensoleillée ! » qui à son tour resta sans réponse. Les gens peuvent être d'une incorrection ! Mais ne soyons pas trop sévère avec lui, sans doute était-il trop occupé à courir entre deux barbecues révolutionnaires sur les plateaux de télé pour promouvoir l'insoumission et son dernier film, *J'veux du soleil*, un *road movie* social exclusivement consacré à sa visite des ronds-points. Ou bien souffrait-il d'une inquiétante névrose collective, dont Branco avait posé le diagnostic lors d'une intervention publique à Rouen, début mars :

« Dès que quelqu'un se retrouve dans une position favorable dans les médias, du fait de ses prises de positions politiques, il se retrouve très vite dans une posture projective où il va se demander : pourquoi pas moi ? Pourquoi est-ce que moi, individuellement, je ne ferais pas mieux que celui qui est au pouvoir et pourquoi, finalement, je ne prendrais pas sa place ? Cette névrose s'est emparée de beaucoup de personnes, la dernière en date étant François Ruffin, qui est quelqu'un d'estimable pour ses combats, mais qui, dans son dernier ouvrage, construit une sorte de mise en parallèle de son parcours et de celui d'Emmanuel Macron. À deux reprises dans l'ouvrage, il se dit : "Mais pourquoi pas moi ? Est-ce que je ne devrais pas

me laisser tenter par cette folie qui est celle de devenir président de la République ? »»

Juan Branco devrait faire payer ses consultations.

La confrérie des portes closes

Assez désespérée, j’envoyai son interview à Branco suivie du commentaire : « Très compliqué pour moi d’obtenir une publication. Vous seriez un personnage clivant... » – auquel il ne répondit pas. Qu’avaient-ils donc tous à ne jamais répondre ? Je ne lui en voulais pas, qu’aurait-il pu répondre lui ? Il n’y avait pas grand-chose à dire. Cela n’empêchait pas mes proches d’en dire des choses : “Branco a une opinion ? Mais cela ne se fait plus du tout d’avoir une opinion !” Maître Branco avait fait libérer Maxime Nicolle et ça les chagrinait. Comme la plupart des Français, ils étaient *pour* les Gilets jaunes, mais pas pour tous non plus. Les étrangers ont souvent du mal à saisir ces subtilités qui nous sont propres et divisent le pays, mais il y avait les bons Gilets jaunes et les mauvais. Sur Branco aussi, ils étaient divisés : « Il est ambigu, c’est Vergès ! — Pas du tout, c’est Badinter, un humaniste ! — Mais non, c’est Garçon, l’unique ! — Vous n’y êtes pas, c’est Leclerc, celui qui défendait les maos ! » J’ai même entendu quelqu’un me dire : « Si tu t’intéressais à la jeunesse de Pol Pot, je te parlerais quand même. »

Malgré ces recommandations amicales, je ne pouvais m’enlever de la tête l’absurdité de ce qu’on pourrait appeler *le Paradoxe de Branco*. Son livre qui ne ménageait personne, et surtout pas les médias, responsables à ses yeux d’avoir travesti la vérité de la candidature Macron, avait déjà été téléchargé plusieurs centaines de milliers de fois et s’était, quand même, retrouvé en tête des ventes, sans aucune publicité, puisqu’en cinq mois aucun média institutionnel n’en avait dit mot. Ce qui pimentait le « phénomène » que j’appelle *le Paradoxe de Branco*, qui le rendait pathétique et en même temps extrêmement drôle, disons tragi-comique, était son système d’auto-alimentation. Donc, les médias n’en parlaient pas, là-dessus, surprise, le livre se met à marcher. Les médias s’enferment dans

un mutisme qui les coupe définitivement du pays, sans prévoir que leur silence boosterait les ventes auprès de tout un public qui ne leur fait plus confiance (pas moins que 76 % des Français, un taux record, nous plaçant à l'avant-dernière place à l'échelle mondiale¹). Un silence qui allumera d'une puissance de feu l'idée que tout ce qui y était écrit était vrai. Donc, plus le livre se vendait, moins les médias en parlaient ; moins ils en parlaient, plus il se vendait. Le cercle vicieux devenant un cercle vertueux ! Sa non-apparition dans des médias médiocres, menteurs et dépassés, créditant l'ouvrage d'une authentique qualité. Un paradoxe qui, poussé un cran plus loin, allait jusqu'à : quel intérêt Branco aurait-il eu à faire la une du *Monde*, le quotidien de Xavier Niel ?

Le Paradoxe de Branco serait un formidable sujet d'étude pour un critique des médias, un analyste de la liberté d'expression.

Le Petit-Paris, quant à lui, après avoir dévoré le livre, le brisait en bloc, balayant les morceaux d'un revers de la main par des : « *Crépuscule*, c'est vraiment la couleur du cheval blanc d'Henri IV. Tout le monde a lu ce livre, ça en devient lassant ! De toute façon, on savait tout ça et depuis longtemps ! » On savait beaucoup de choses, on avait plein d'informations, on savait, on savait... On savait aussi que, selon l'INSERM², 15 000 personnes mouraient chaque année des contrecoups du chômage, ce qui, en trente ans, faisait 450 000 Français.

À cette époque, j'escomptais encore qu'une prise de conscience ranimerait les rédactions frappées par une grave maladie en phase terminale. Le succès de Branco ne devait-il pas le propulser à la une des *Inrocks* ? Et la moindre faille dans *médialand* provoquerait une bascule du champ médiatique, un soudain réveil pour *Crépuscule*, dont mon interview profiterait.

De son côté, Branco entreprenait un voyage de dédicaces à travers le pays. Depuis la page Facebook de son comité de soutien, je le suivais, accompagné de son éditrice, dans les librairies, les amphithéâtres ou les salles communales. Une foule compacte restait debout pour l'entendre, des étudiants jusqu'aux retraités auxquels on trouvait des sièges de fortune. Toute une France s'était déplacée, il fallait donc attendre et espérer.

Je rêvais.

Jusqu'au matin où, à moitié endormie, je *scowlais* négligemment, un coup de canon me réveilla d'un bond et fit envoler tous mes espoirs. « On a voulu me corrompre ! » dénonçait Branco sur sa dernière vidéo. Puis, le fou s'appliquait à nous conter par le menu les propositions d'un contrat d'embauche offert par Arnaud Montebourg quelques années auparavant. Cent mille euros pour abattre Patrick Drahi ! Rien que ça ! « Le mec est dingue, m'étais-je dit effarée, il va finir en prison ! »

Avec le recul, c'était moi qui n'avais plus ma tête. Pourquoi avais-je craint de voir Branco en prison et non Montebourg ? Ah ah ! Te voilà démasquée, m'étais-je dit, toi aussi, tu as le cerveau à l'envers. Pour constituer un début d'alibi pouvant aider à ma défense, je dirai que cela faisait très, très longtemps, que l'on n'avait plus entendu quelqu'un dire la vérité sur la place publique. Enfin bon, cet électrochoc du matin grillait définitivement l'interview, comme Notre-Dame, ma patate chaude avait littéralement cramé.

Sur fond d'une énième mobilisation des Gilets jaunes, Branco maintenait son cap, franchissant les obstacles sans embûche, puisque ni Montebourg ni les autres outragés ne sortaient du bois pour croiser le fer avec lui. Pour ses adversaires, et ils étaient nombreux, déposer une plainte contre lui ou plus modestement exiger un droit de réponse aurait enclenché un processus extrêmement dangereux. Ses *outings* restaient inexorablement sans écho. Branco avait violé l'omerta, il avait l'omerta contre lui.

Dans ce silence de mort, les anarchistes, fermement opposés au RIC³, le fer de lance de la révolte des ronds-points, le rejetaient aussi, craignant que son charisme ne l'élève jusqu'à une position dominante, un hiatus qui avait déjà frappé les camarades Bakounine, Kropotkine ou Makhno.

Dénégations, disqualifications et injures en tous genres se mirent à bombarder Branco à une vitesse fascinante. Du site d'*Arrêt sur images* à celui d'*Égalité et Réconciliation* en passant par *CheckNews*, *Mediapart* et les comptes Twitter et Facebook des leaders d'opinion, elles tombèrent drues : fasciste, homophobe, mythomane, antisémite, complotiste, agent des

Russes, agent des Chinois, sioniste, psychotique, millionnaire caché, imposteur, narcissique, arrogant, sexiste... Sans oublier le fameux : Le mec se la joue victime, il force le trait.

C'était pas beau à voir.

Un déluge s'abattait sur l'auteur, plus que sur l'œuvre et, pour mieux l'occulter, on ne pouvait imaginer mieux. Branco se défendait bec et ongle, répondant systématiquement à Geoffroy de Lagasnerie, Alain Soral, Ariane Chemin, Daniel Schneidermann, Panamza, Claude Askolovitch, Bruno Jeudy, Sylvain Courage, Olivier Truchot, Pascal Riché, Marc-Olivier Fogiel, Pierre Haski. Il y en avait du monde dans l'arène ! Picadors et banderilleros étaient lancés, usant d'une technique que la tauromachie nomme « quite », les passes de cape pour éloigner le taureau, pour le fatiguer. Des femmes et des hommes, d'un geste solidaire, s'unissaient soudainement, malgré leurs divergences habituelles.

Branco résistait bien, mais ces petites joutes, petits combats médiocres, un peu minables, ne le menaient nulle part, sauf à perdre son temps. Remonté comme un coucou, à 20 h, il tweetait : « Remontez la pendule et comprenez que, du contrôle des médias à l'adoption de politiques favorables aux plus aisés, il y a un cercle fermé. Qui explique pourquoi, de Drahi à Arnault, en passant par Niel et Bolloré, tous se sont précipités pour racheter nos médias. » Puis, à 20 h 30 : « Or, ces gens agissent en meute. On a vu Bouygues, Niel et Arnault palabrer avant-hier au Château d'Yquem. Bolloré vole dans l'ancien avion d'Arnault, qui vit dans l'ex-hôtel particulier de Lagardère, où il rencontra Niel, avant de lier avec sa fille Delphine, etc. »

Malgré tout, cela demeurerait des conflits de basse intensité. Quelle déprime... J'entendais Branco me chuchoter : « Laissez tomber Mariel, cette interview ne passera nulle part, laissez courir... »

Un ami me prévint par message : « Branco sur *France culture*, écoute, y a du nouveau. » Immédiatement, je recherchai la fréquence et l'attrapai au moment où le journaliste Denis Robert, désireux d'aider Branco, dépeignait les mois de quête à la recherche d'un éditeur : « Certains amis éditeurs ont

été tentés par ce texte, mais tous revenaient sur leur première impression pour des raisons troubles et mal expliquées. » Ajoutant non sans malice : « Vu la réussite commerciale du bouquin aujourd'hui, ils doivent s'en mordre les doigts... »

Puis, un plateau hétéroclite dissertait du bout des lèvres de *Crépuscule*, enfin plutôt du « phénomène de librairie », la culture s'intéressant aussi au marché et sans l'auteur puisqu'il n'était pas invité. Était-il mort ? Je n'en croyais pas mes oreilles. On s'interrogeait sur ses motivations, on supputait que son livre ne soit que le fruit de sa « frustration » et de son « échec », on s'étonnait du succès et on oubliait le fond. Il n'y avait rien à entendre, j'éteignis.

C'était évident, les radios du service public où s'était réfugiée la bien-pensance du pays n'ouvriraient leurs ondes qu'à moitié. *Être dans le coup, sans trop en recevoir*, pourrait être leur devise. Le Petit-Paris de la gauche post-post-mitterrandienne et de la droite post-post-chiraquienne s'y calfeutrait et, en peu d'années, ce « plan cool » dont bénéficiaient les fonctionnaires de la culture, refilé entre copains, entre conjoints, ex et futurs, accouchait d'une consanguinité à peine dissimulée, qu'une bonne ouïe pouvait déceler. L'artiste Édouard Baer fraîchement engagé à *Radio France* nous avait alertés, confiant dans une interview au *Parisien* qu'il ressentait une angoisse : « Je ne suis pas à l'aise ici, dans les locaux, pendant la journée. Je n'ai pas de culture d'entreprise. » De plus, dès son arrivée, le loup Macron avait soufflé sur la maison ronde. *Faut me regrouper tout ça, moins de petits cochons, de la qualité, des équipes plus fluides, plus combatives. Une BBC à la française !* Donc, on n'allait pas trop l'énerver. Parler de *Crépuscule* ? Vous plaisantez !

Mais le pire était à venir et s'affichait sur son post Facebook : « Suite à l'émergence de menaces de plus en plus précises et de violences croissantes provenant de l'extrême droite la plus rance, mais aussi des milieux qui se disent et pensent progressistes, je suis obligé d'annuler toutes les rencontres auxquelles j'avais prévu, gracieusement, de participer... Je n'ai plus la force de me battre contre l'ignominie, qui fait le sel de ce gouvernement. Plus la force de tenir face à cette escalade délirante, qui m'aura en quelques

mois affublé de tous les maux, fouillant dans l'adolescence, l'intime, construisant complots et délires, m'accusant des pires indignités, pour simplement m'évincer. Je n'ai rien demandé, rien recherché, à travers ce mouvement, à aucun moment. Je me suis mis à disposition de tous ceux qui m'ont demandé de les aider. Alors, dans ce retrait, à tous, l'encouragement. La force pour basculer. Les gens qui nous exploitent ont des adresses. De la Villa Montmorency à la rue Barbet de Jouy en passant par la rue d'Andigné. Il faudra les chercher. Courage. Et pensées. »

Incroyable... ils avaient eu sa peau. Juan Branco jetait l'éponge. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, *Médiapart* s'y mettait aussi.

Crépuscule ayant affirmé que le propriétaire de *Free* et copropriétaire du groupe *Le Monde* était actionnaire du web média et que, du coup, il le managerait. Pour la rédaction blanche comme neige, l'attaque n'était pas fondée et son directeur Edwy Plenel s'en défendit lors d'une réunion publique à Saint-Dizier : « Juan Branco raconte n'importe quoi sur *Médiapart*. C'est une fake news, pour tout dire. J'ai répondu, j'ai fait un tchat hier, c'est en accès libre, vous avez tout le détail : Xavier Niel n'est pas actionnaire de *Médiapart*. Nous avons fait l'enquête la plus complète sur Xavier Niel, en cinq volets, et ce que Branco écrit sur lui, il le connaît grâce à *Médiapart*. »

Caracolant sous la devise *Seuls nos lecteurs peuvent nous acheter*, *Médiapart* contestait tout en bloc. Depuis la création du webmag en 2008, Xavier Niel n'avait été que l'un des quatre-vingt-huit contributeurs de la société des *Amis de Médiapart* (dont la liste complète n'avait jamais été rendue publique)⁴. Dans son blog daté du 17 avril, la rédaction précisait : « Nous lui proposerons bientôt, comme à tous les actionnaires de la société des *Amis de Médiapart*, le rachat de ses parts, dans le cadre d'un projet de fonds de dotation visant à pérenniser et à garantir dans le temps l'indépendance du capital de notre journal.⁵ »

L'indépendance du capital du journal n'était toujours pas garantie ? Et c'était eux qui le disaient ?! Pour en avoir le cœur net, je visionnai sur YouTube l'intervention complète d'Edwy Plenel : « Monsieur Branco, il y a trois mois, après avoir tenté plein de choses [pour rappel, après avoir été

trotskiste et journaliste à *Rouge*⁶, Edwy Plenel a travaillé au *Matin de Paris* pour devenir directeur du *Monde*], nous a proposé d’être reporter sur un terrain de guerre où nous ne pouvions pas l’assurer. On lui a dit qu’on ne pouvait pas envoyer quelqu’un qui n’était pas journaliste au Yémen, comme ça... Alors, depuis, il raconte n’importe quoi. [Branco en aurait pris ombrage ?] Vous savez, pour moi, le journalisme, comme la politique, comme la citoyenneté, c’est une histoire collective. Et je pense qu’on doit apprendre quelque chose du “chamboule-tout”, je veux dire d’Emmanuel Macron [il appelle Macron le “chamboule-tout”, comme c’est mignon], je veux dire, il faut se méfier des aventures personnelles, il faut se méfier des gens qui ne s’autorisent que d’eux-mêmes, ça existe dans le journalisme aussi. Et moi, j’ai toujours combattu ça. *Médiapart*, ce n’est pas une moustache ! [Une moustache ? mais alors, il parlait de Branco ?]. »

Quel charabia !

¹ Étude du Reuters Institute et de l’université d’Oxford, 2019.

² Institut statistique des études médicales d’État.

³ Référendum d’initiative citoyenne.

⁴ *Checknews Libération*, 18 septembre 2018.

⁵ « *Médiapart* et Xavier Niel : sur un raconter », par la rédaction de *Médiapart*.

⁶ *Rouge*, l’hebdomadaire de la LCR, la Ligue communiste révolutionnaire.

Une pensée vivante

Pas question d'abandonner la partie. Pour m'en sortir, je tentai de réfléchir dialectiquement. Lors de l'élection de Macron, nous avons surtout pensé à la disparition des socialistes, à la disparition des communistes, à ceux qui s'en allaient, et à la non-apparition d'une écologie française digne de ce nom. Et nous avons cru voir dans Macron ce que les autres n'étaient pas. *Crépuscule* détricotait les réseaux à l'origine de son arrivée au pouvoir, révélait des éléments divers de népotisme et de troubles endogamiques entre les pouvoirs politiques, financiers et médiatiques, les compromissions et la corruption de nos élites, dessinait le portrait d'une démocratie moribonde et putride. Dès janvier 2014, Xavier Niel confiait à Branco que Macron serait le futur président de la République¹. C'était fait !

Après des décennies durant lesquelles le rapprochement de tous les corps élitaires en une seule élite, aux intérêts convergents et dorénavant entièrement communs, formait de fait une oligarchie dont le règne de Macron était le parachèvement.

Quelques mois auparavant, un représentant de cette « fameuse » oligarchie, placé par erreur à mes côtés lors d'un dîner, me l'avait synthétisé : « Macron nous contrarie beaucoup avec ses histoires de taxation foncière, il exagère... On ne peut tout de même pas enterrer nos maisons ! Pourriez-vous me passer le sel, s'il vous plaît. Nous l'avons gardé pour la fois d'après. Durant cinq ans, face à Fillon, il aurait été le parfait opposant, se serait fait les dents et aurait pris de la bouteille. Mais avec l'affaire Pénélope, nous n'avons plus le choix... Fallait le faire passer. » C'était salé, m'étais-je dit, comme la Macronie, l'oligarchie ne s'embarrassait plus de l'encombrant bagage politique.

Une fois de plus, j'avais tiré le gros lot. Certains diraient que j'avais surtout perdu mon temps en interviewant l'unique auteur, à mille lieues alentour, dont personne ne voulait entendre parler. Faut le faire ! Mais je n'en démordais pas et m'accrochais à la réalité de l'existence des lecteurs de *Crépuscule*. Ce vaste lectorat signalait bien quelque chose, quand même. L'existence d'un mouvement ! Au sens où l'entend Deleuze : « Un mouvement est un état de voyance collective » et les mouvements naissaient des comètes.

Branco était-il une comète ?

Crépuscule n'était ni un songe ni la fantasmagorie d'un esprit solitaire – les vidéos de Branco faisaient des millions de vues.

Il faut dire que Branco, c'était aussi un style, une esthétique. Un look complet même. Ce n'était pas juste cette physionomie, ces cheveux, cette manière de les bouger, tout le temps, sur un crâne ébouriffé comme le Till l'espiègle de mai 68. Avec Branco, on n'était pas du tout dans ce registre-là. De la pointe de sa chaussure à celle de sa mèche, il était, d'une façon stylistique, une nouvelle vague. Dans celle de Godard, avec un Belmondo parfait à ce moment-là, il serait joué par le Laurent Terzieff des *Tricheurs* où le Samy Frey de *Bande à part*.

À un moment donné, la physionomie compte énormément, on a ou pas celle de son époque et si c'est le cas, on devient du coup très dangereux pour les adversaires. Lui, son style correspond tellement bien, réellement bien, à ce qu'il est en train de dire, que ça matche ! Il a juste le style qu'il faut pour proférer les idées qu'il défend. Ça va bien, c'est tout. Le rapport entre son image et ce qu'il raconte est très puissant. Dès qu'il se met sur une scène, les gens l'écoutent, le regardent. Tous les grands politiques ont cette présence. En tout cas, là, il y en a un.

Alors, pourquoi le 16 février postait-il sur sa page Facebook : « Un mot. Un seul. Vous avez été des milliers, je peine à écrire ce mot, pour me dire une parole, commettre un geste, qui, en une épreuve anodine, m'accompagnait. Vous êtes des milliers à m'avoir arraché une chose, que les journalistes m'imposaient : des larmes, chaudes, que les "êtres de pouvoir", les dominants, n'admettent jamais de verser. Alors voilà. Dans la

rupture de cette asymétrie qu'en permanence ces rapports suscitent, des remerciements qui n'ont rien de général, qui s'appliquent à chacun d'entre vous, à chacun d'entre vous qui avez eu une pensée, un geste, un mot, à tous ceux qui, depuis novembre, se sont levés, pour une idée, celle de la dignité... Vous n'imaginez pas ce que vous avez tracé. Merci d'être. Et d'exister. »

Je décidai d'aller parler de tout ça avec un ami qui luttait depuis toujours contre les « passions tristes », afin, disait-il, « de mourir en bonne santé ». Bonne pioche, mon ami voyait dans la figure de Branco un genre de vitamine pour cela. À peine nous étions-nous embrassés que je lui lisais un extrait du livre qui m'accompagnait ce jour-là, où Julien Coupat écrivait ceci : « Les mots sont devenus à peu près aussi flottants que les monnaies. Les paroles tombent dans le vide. Ce que nous pouvons écrire n'a plus le caractère opposable qui faisait, parfois, d'une phrase un geste, d'un mot un assassinat et d'une contradiction un parjure. L'écrit ne porte plus à conséquence². » Face à la parole de Branco, Coupat devait-il réviser sa pensée ? Sans me répondre, mon ami se lança dans un des monologues dont il a le secret :

« Les gens savent qu'il est à l'intérieur du truc, qu'il vend la mèche, et sans distance de sécurité entre lui et son texte. Il est à poil, ce garçon, et ça fonctionne très bien, parce qu'il incarne quelque chose dont les gens ont envie. On ne parle que de lui dans Paris. Hier soir encore, à un vernissage, j'ai entendu son nom prononcé dix fois ! Il dit : "Ils ne sont pas corrompus, ils sont la corruption." Ça fait mouche. En modifiant la syntaxe, il change de position, d'angle de vision, en assumant d'endosser le costume des vexateurs, une force se libère et anéantit l'impuissance ! Or, nous vivons un grand moment d'impuissance, parce que nous ne comprenons plus la domination – moi-même, je n'ai jamais compris qui étaient mes maîtres. Et puis Branco a une brillance... »

Je l'interrompis pour qu'il reprenne son souffle : « Tu constateras que les gens qui arrivent à quelque chose l'ont tous, cette brillance. Prends Gandhi, lorsqu'il dit aux Anglais qu'ils ne sont pas chez eux et qu'ils vont devoir

partir, lorsqu'il frappe au cœur, son propos va de soi. D'ailleurs, Gandhi aussi était avocat... »

Il n'allait pas me laisser la parole plus longtemps et redémarrera aussitôt : « Oui, et il avait un ego énorme ! Mais il y a un moment où tu es obligé d'avoir de l'ego pour allumer l'autre. C'est le feu, l'étincelle ! L'ego n'est ni bien ni mal. La question est de savoir s'il fait idiome, fait langue. Est-ce que ton ego peut allumer celui de l'autre ? Ça ne fonctionne pas avec Onfray, par exemple, sûrement à cause de son côté prof de lycée technique, cet univers un peu fonctionnaire, ou *France Dimanche* de la philosophie, Freud a couché avec sa belle-sœur, tout ça. »

Je le trouvais sévère avec Onfray. Son appel au retour des vertus de la jeune République romaine, au courage, à la sobriété, au dévouement à la chose publique, de Mucius Evola à Pline l'Ancien, n'était pas si éloigné de Branco.

Il ne s'arrêtait plus : « Tu vois, pour moi, là où Branco manque un peu son objet, c'est qu'il néglige le fait que les gens qui ont fabriqué Macron, les gens de la téléphonie, de l'informatique, avec leur côté jeu vidéo et fin du monde, ont une dimension beaucoup plus orwellienne, qui nous échappe. *Crépuscule* reste très dix-neuvième-iste, comme si les classes sociales existaient encore, avec un Emmanuel Macron de Rubempré... Alors que le mec est un hologramme ! C'est sûr, il est difficile de ramener le patron de Google ou de Facebook à un environnement domestique, à son mobilier. Prends *Les Raisins de la colère* de Steinbeck, les exploités veulent tuer le mec qui leur a fait du mal, ils le cherchent, le trouvent et c'est... une société anonyme ! Entre *Les Raisins de la colère* et aujourd'hui, il n'y a aucune modification du cadre. À part ça, dans le livre de Branco couve un grand roman, qui serait vraiment formidable. Son rapport avec son "grand pote" Attal, ce sont ses meilleures pages ! Lorsqu'il parle de ce mec, on le sent habité. Il décrit un vide abyssal : "L'être dont il est ici question est insignifiant, comme la plupart des cadres de la Macronie..." Là, ça devient du Blanchot, une ouverture sur le vide, comme les grands monochromes de la peinture américaine des années 50, que Jean Clair aimait appeler "l'art des banquiers". »

Nous étions tombés d'accord, il s'agissait bien d'une expérience poétique de la lutte, d'une intelligence sensible contre « la vie à l'envers », comme dit Raoul Vaneigem. Aux macronistes adaptés et satisfaits de leurs sorts s'opposaient des êtres divers, complexes et révoltés, refusant le masque déshumanisé du personnage social et l'inéluctable révolution qu'ils enfanteront demain ou après-demain « ne sera pas gauchiste, dit Branco, ça ne sera pas le grand soir, mais démocratique. Il faut aller large, très large, prêcher loin du politique et travailler sa sensibilité ».

Deux cent trente ans après la Révolution française, Branco posait le diagnostic : les trois termes liberté, égalité, fraternité étaient très abîmés. La liberté, étouffée par une presse aux mains d'une oligarchie, l'égalité, condamnée par l'injustice du système intégré de reproduction sociale, et la fraternité, morte comme les quinze mille Français qui disparaissent chaque année des conséquences du chômage. Donc, le problème n'était pas que le système avait échoué, mais qu'il arrivait au bout de sa course. Et Branco, en détruisant le sentiment de la rupture et en inscrivant la problématique dans une continuité, remettait à l'ordre du jour un aggiornamento, une reprise en compte complète des trois termes, liberté, égalité, fraternité, mais pas comme un marxiste, ce qui a été le propre des révolutionnaires depuis cent cinquante ans.

Branco est un activiste, l'acte, le geste d'écrire *Crépuscule*, se pose en révélateur. Il crée des effets, c'est un activateur, un accélérateur vers l'autre cycle. « La Cinquième République est morte dit-il, et la démocratie représentative telle qu'on l'a connue aussi, selon moi la France ne se remettra pas de ce coup symbolique que lui a fait subir le mouvement des Gilets jaunes. » Il parle d'un système en devenir, en prenant bien soin de ne pas le définir : « Je suis convaincu que la voie est ouverte et qu'il y a quelque chose à construire là, il y a une scène. On se rend compte que finalement le décor n'était pas bien placé, qu'il y a peut-être ça ou ça à changer pour qu'on se sente bien. Et que si l'on ne s'y sentait pas bien sur cette scène, ce n'est pas parce qu'on n'était pas fait pour, mais parce que la scène n'était pas construite de façon à nous accueillir. »

Il faudra de l'intelligence collective et biocompatible, c'est sûr. L'intelligence collective du peuple le sidère, les solutions viendront des gens eux-mêmes. Les Gilets jaunes apprennent vite, dit-il. Il part de la base, des relations humaines, de l'amour, de l'homme, c'est sa base. C'est un avant-garde.

— Juan, vous redonnez espoir à ma génération...

— C'est déchirant, et me donne envie d'assurer mon soutien et ma sympathie envers ceux qui luttent pour révéler la violente froideur du monde qu'on nous impose par voie de mécaniques insidieuses et vicelardes...

— Dire à ceux qui se sentent atomisés et tristes : vous n'êtes pas seuls, vous n'êtes pas fous...

— Bonjour, M. Branco. Vous embellissez l'Humanité. Merci, infiniment...

— Juan, tu n'aurais pas par hasard un roman à conseiller pour se remettre d'une rupture amoureuse ? Je peine, là...

— Comment vis-tu en étant intellectuel ? Autant au XIX^e siècle, il y en avait beaucoup, autant maintenant, je ne vois pas comment faire pour en « vivre »... pouvait-on lire sur le réseau social [curiouscat.me](https://www.curiouscat.me).

S'ils étaient réveillés, les magazines « de société » auraient pu enquêter là-dessus. La jeunesse du pays ne se divisait pas qu'entre Les Jeunes avec Macron, les Insoumis ou les black blocks, mais avait surgi dans des lieux aussi improbables que les grandes écoles ou les terrasses des *Starbucks* cafés, une nouvelle forme générationnelle à la recherche d'une expérience poétique de la vie. La facticité de l'Occident marchand produisait des révolutionnaires de cette veine-là.

Plus loin, un jeune homme lui écrivait : « Si je cédaï au pire de moi-même, comme d'autres, je vous jalouerais : je me vois moins vigoureux, moins rusé, moins hardi ; c'est qu'il ne s'agit pas tant de ce qu'il est convenu d'appeler votre "parcours", que de cet engagement vérifiable, de ce courage au prix élevé que vous manifestez à l'encontre des puissants, en

faveur des ignorés. De mon côté, une certaine inaptitude à la réussite sociale, au-delà du premier et dernier concours (abêtissant en dépit de son prestige), a déporté ma vie loin des espérances formées par l'ambition (de mon entourage, de mon milieu, et de l'ébauche de moi qui en est issue) ; et à un âge encore tendre, j'ai trop vivement éprouvé la cruauté des "individus" en concurrence dans la société prétendue "libérale" : vinrent des humiliations de tous les genres possibles et, un ancien trauma refluant, un effondrement mental dont je porterai à jamais les stigmates. À la fragilité psychique, à la désaffiliation sociale, s'ajoute maintenant, et de plus en plus, l'impuissance économique. J'ai rejoint pour toujours le peuple innombrable des inadaptés, des ratés, des vagabonds inassignables – qui vivent ballottés dans les lisières. Pour la société obsédée, nous sommes des déchets en attente d'évacuation, et vous savez ce qu'il en est des progrès de la barbarie dans l'irréelle réalité néolibérale. Sauvé malgré tout par une certaine aptitude à l'amour, à la joie nue, à l'art des sons et des mots, cependant trop isolé et faible pour mener avec d'autres une lutte, je reporte ce qui me reste d'énergie humaine dans la construction d'une esthétique. Ce sera mon illusion dernière, mais elle dira bien que les choses ont à changer. Tout ce détour par moi, sans voix encore parmi tant d'autres singuliers, pour vous dire anonymement : bravo et courage ! Ils sont nombreux, ces frères humains qui vous apprécient et vous approuvent en silence. Tandis que les misères prolifèrent, les écumes de haine voilent des abysses de souffrance. Votre voix nous est précieuse, maintenez-la tant que vous le pouvez. Merci. »

Branco avait répondu : « J'ai passé votre message à penser une chose : lui répondre que le seul parachute se trouve en l'amour. Et voilà que vous en avez parlé. En ce sentiment esthétique si étrange qui à mon sens fait toute *politicité*, à toute échelle, et qui est tellement effondré, notamment face à l'avidité, celle à laquelle j'ai été, comme beaucoup, confronté, après avoir été de l'autre côté de la barrière, après avoir été gâté pendant des années. Vous êtes une beauté, et je ne crois pas que je tiendrai longtemps ma position. Après tout, ce que nous proposons, c'est une sorte d'étrange révolution : rester humain en se "politéisant". Ce n'est pas possible. C'est

affaire de temps. Et pourtant, en tous ces temps, une pensée, qui vient à vous, et à vous. Un incomparable. À vos côtés. Les déchets ne sont rien. Ce sont eux qui sont à renverser. Ne vous inquiétez pas. Le monde viendra. Pensées. Et quelque part, baisers. Merci. »

C'était troublant. Dans ces correspondances, ces odes épistolaires, auxquelles Branco avait pris soin de répondre longuement, vibrait à travers la froideur de l'écran une approche esthétique, sensible et poétique de la vie. Romantique ! Une pensée vivante. Dans des conversations où se croisaient la vie et la pensée, la poésie et la philosophie, l'art et la politique. Les romantiques d'Iéna. Novalis ! On n'en était pas loin. Et Branco comme catalyseur de cette nouvelle résistance, cette guerre contre l'établi, contre l'État, le monstre froid, dans un combat déclaré où ses amis, ses frères d'armes, le désignaient comme le plus vaillant des soldats.

Sur cette incarnation héroïque, un Clément le questionnait : « Bonjour Juan, "Cholo Razoumikhine Branco". Voilà ton ancien pseudonyme Facebook. Le nom central renvoie à celui d'un personnage que l'on retrouve dans le roman *Crime et Châtiment* de F. Dostoïevski, dont la clarté d'esprit et l'optimisme du cœur tranchent avec la torpeur mélancolique dans laquelle le personnage principal, Raskolnikov, semble plongé. Razoumikhine, on s'en souvient, expose à plusieurs reprises ses vues libérales à Raskolnikov, tout en lui faisant part de ses réserves quant à l'idée que la valeur du Bien justifie les moyens d'action. Pourrais-tu, s'il te plaît, expliciter les raisons de cet emprunt littéraire, et, si possible, dire ce qu'il révèle de ta construction idéologique ? Je te remercie, Clément. »

L'intéressé s'en était défendu : « Razoumikhine est un anti-héros, un être à l'âme pure et généreuse qui n'est pas moi, mais dont j'ai croisé quelques représentants. Quelqu'un qui a la simplicité chevillée au corps, et qui va s'appuyer sur cette structure, cette force, cette corporalité dense, pour répartir son amitié, nourrie de la banalité de son être, pour supporter et appuyer les êtres à la torture emprise sur le corps. Il est un point d'appui, un référent symbolique, tout comme El Cholo, joueur de football du FC Barcelone, qui venait des montagnes sud-américaines, qui est descendu sur

la ville sans avoir eu de rapport préalable à la modernité, avec la modestie et la puissance, la grandeur de ces êtres partis de rien pour ne redevenir rien, sans rapport avec notre monde... »

Quelle réjouissance ! Une force de vie créative poussait et repoussait malgré tout dans les déchirures de la camisole. Ce grand pied de nez au nihilisme, à la pulsion mortifère de notre société qui avait engendré et porté en son sein, bien malgré elle, son contraire.

La vision de ce nouveau monde, comme clé d'observation, manquait cruellement aux commentateurs, m'étais-je dit. Ils ne comprenaient rien à Branco et à son monde – il suffisait pour le voir de le regarder avec ces yeux-là.

« Le ciel m'a fait poète : mais c'est pour vous faire entendre le cri de la misère du peuple, pour vous révéler ses droits, ses forces, ses besoins et ses espérances, pour flétrir vos vices, maudire votre égoïsme, et présager votre chute ! » Est-ce du Branco ? Non, c'est George Sand³, qui dès 1842 s'attachait à créer une poésie « prolétarienne ».

Les parallèles ne manquaient pas. « Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes ; le peuple qui a passé par 1793 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux. » Alfred de Musset, *Confession d'un enfant du siècle*. Décrire le mal du siècle, que *Crépuscule* proposait-il d'autre ? Et le *El Dedichado*⁴ de Gérard de Nerval ne ressemblerait-il pas à Branco ? « Je suis le ténébreux... »

Un dernier, si nécessaire ! L'élan vers une poésie nouvelle « qui doit suivre la pente des institutions et de la presse ; qui doit se faire peuple, et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie⁵ » du Branco ? Non, du Lamartine. Sans oublier l'incontournable Hugo, qui définissait la fonction du poète en attribuant à la littérature une triple mission : nationale, sociale et humaine.

Bref, c'était exactement ça.

Lors de vidéos filmées après le crépuscule, Branco faisait le point de la journée, racontait sa life et passait tout en revue, du style : Bon ben voilà aujourd'hui ce qui s'est passé, voilà ce que j'ai pensé, voilà ce que untel à fait ou quoi, voilà où j'en suis... une solitude assez incommensurable... j'aurai le rôle que vous me donnerez... cet appui que vous m'avez donné... réfléchir à l'après... démocratie directe ou semi-directe... RIC... expliquer... EDF coupé en 2... les citoyens payent cher... le privé s'enrichit... mon livre, 19 euros cela n'allait pas du tout... en tête des 10 meilleures ventes sur Amazon... le Livre de poche, J'ai lu et Point seuil qui avaient refusé le manuscrit qu'ils trouvaient ambigu... notre calme est une exigence que nous devons avoir pour nous-mêmes... Pier Paolo Pasolini... 100 000 euros, c'est énorme... je n'avais pas anticipé... me détacher de vous... faire de moi un bourgeois... 100 000 euros qui sont à vous en fait... on les réinvestit dans la création d'un journal... commençons à construire... donner la parole aux gens... qui travaillent chez Uber... licenciés des plans sociaux... Pamela Anderson... Assange... ceux qui prennent des risques... ça, c'est prévu, mais avant... je finis d'écrire un roman et un livre sur Wikileaks... oui, les Insoumis m'ont tourné le dos... rompre avec les privilèges... la reproduction sociale... lutter contre la privatisation d'ADP... situation de prédation... Castaner n'est pas le sujet... les violences sont là pour que l'on n'accède pas au palais... à Montpellier ils ont compris... faire tomber la préfecture...

J'étais tout juste rentrée chez moi que mon ami me téléphona, il n'avait plus du tout le même ton.

— Explique-moi Mariel, comment ferait-il s'il avait le pouvoir ? Vas-y, décris-le-moi.

— Ça, je ne peux pas te le dire, puisqu'il ne peut justement pas mener ce débat-là. On ne l'invite pas et on ne le questionne pas. Il ne peut pas prendre une parole sur le forum, sur l'agora au sens large avec toutes les télévisions, tout ça. Il y a des questions qui ne se disent pas, des questions qui ne sont pas posées. Des petites questions du genre : Montebourg ne posera pas la question et ne l'attaquera pas en justice pour diffamation – « *vous avez*

prétendu que je voulais vous corrompre » – jusqu’à des choses beaucoup plus grandes, les idées qu’il voudrait diffuser dans les esprits.

— Mais on connaît par cœur ces belles intentions, reprit-il, ultra-démocratiques, hyperradicales, et on sait aussi que ça finit toujours par Pol Pot.

— Pol Pot fait partie d’un cycle qui se termine, qui a commencé avec la Révolution française. Depuis, tout a été décliné, liberté, égalité, fraternité. Là où s’est vraiment parti en couille, c’est quand ça a prétendu être de la super fraternité du communisme. Normalement, tu ne peux pas faire plus fraternel que le communisme... et ça s’est terminé par l’horreur. La fraternité est quand même ce qui a été le plus malmené. Mais sinon, ce cycle-là, il se termine.

— Ah bon ?

— Branco fait partie de tous ceux qui, depuis Ivan Illich ou André Gorz, le disent depuis un siècle, l’humanité doit muter. Eux étaient des théoriciens, maintenant ça arrive sur la scène politique. Tout d’un coup, on y est, à cause de l’écologie très certainement. Ça y est, c’est là ! Et maintenant, il faut franchir le pas. Mais c’est quoi, le nouveau cycle qui commence ? Personne ne le sait. Branco essaye d’amorcer un cycle dont il ne sait rien. D’ailleurs, il dit tout le temps qu’il ne connaît pas sa place dans cette mutation. On sait que la question est écologique et que l’écologie politique reste frigide, pas bandante et les écolos pas glamour.

— Oui, c’est dingue, qu’est-ce qui leur manque, alors qu’on va crever ?!

— *Homo ecologicus* ne peut pas être purement matérialiste, l’écologie sera spirituelle ou elle ne sera pas. Les matérialistes sont comme les oligarques de l’écocide qui savent très bien qu’ils polluent tout, qu’ils sont écocides d’un bout à l’autre de la chaîne – mais ça leur rapporte. Moi, je te dis, il y a une spiritualité aujourd’hui et Branco switche « spirituel » en « romantique ».

— Tu veux dire qu’il pourrait incarner cette grande bataille en étant romantique ?

— Tous les héros de la scène libertaire, culturelle écologique ont été comme ça. Des romantiques qui vont jusqu’à Thoreau, Emerson ou Gary

Snyder, des gens qui payent de leurs personnes, qui y vont réellement, qui montent sur les barricades tout en vivant proches de la nature. D'une certaine façon, on retrouve des choses du début du cycle qui est en train de se terminer, le romantisme qui portait les révolutionnaires.

*Chaque jour je vis
De foi et de courage,
Et meurs chaque nuit
Du feu de l'extase.*

Novalis, *Hymnes à la nuit*

[1](#) *Crépuscule*, page 42.

[2](#) *Dérider le désert* de Daniel Denevert, Éditions la Grange Batelière, 2018.

[3](#) George Sand, *Second Dialogue sur la poésie de prolétaires*, la Revue indépendante.

[4](#) *El Desdichado* est un mot espagnol dérivé par le privatif *des* de *dicha* qui signifie « chance, bonheur ». Le Desdichado serait donc le malchanceux, le malheureux.

[5](#) *Des destinées de la poésie*, 1834.

Paris n'est pas à vendre

Dans une période très mouvementée, où s'enchaînaient chaque samedi des manifestations sévèrement réprimées (on allait dépasser le cap des dix mille personnes interpellées), une période où l'Angleterre larguait les amarres de l'Europe, arrêtaït Julian Assange, l'isolait dans une prison de haute-sécurité, après l'avoir coincé pendant sept ans à l'ambassade d'Équateur, l'évidence s'imposait : on voulait faire taire tout un tas de gens, cela crevait les yeux. Et pour cela, on en crevait des yeux, on en arrachait des mains, le verbe « castaner » entrait dans le vocabulaire, plus précisément sous la forme « se faire castaner », ce qui était on ne peut plus clair. Le président Macron, qui avait dit n'avoir aucun ami, n'avait pas eu un mot pour ses concitoyens meurtris (douze morts et des milliers de blessés), imposait sa politique. Piétinant les principes de la séparation des pouvoirs, méprisant le rôle régulateur des rôles intermédiaires, menaçant chaque jour un peu plus les libertés individuelles, la liberté de la presse et celle de manifester, et regardait du coin de l'œil l'hélicoptère déposé par ses services de sécurité sur la pelouse de l'Élysée pour l'évaporer lui et sa tête, au cas où... Après son *Grand débat*, une finale de *Questions pour un champion*, très relayée par les médias, il préparait l'avenir. Les élections municipales approchaient et la montée en puissance de son parti contraindrait le dernier bastion, les derniers résistants qui avaient osé interroger l'encombrant Benalla à se rendre. Bientôt, les sénateurs se décrocheraient des lustres en s'accrochant à leurs chauffeurs.

De plus, avec les commentateurs politiques, on ne savait plus très bien si c'était de LREM ou du gouvernement dont ils parlaient. Il faut dire que c'était confus, tout ça étant très imbriqué. Macron n'aimant pas les partis politiques avec leur fonctionnement démocratique démodé ne s'était pas tellement occupé du sien et c'est par la mécanique du ruissellement (le top-

down qu'il appréciait tant) qu'il précipiterait dans ses bras les nouveaux élus qu'il s'apprêtait à baptiser.

L'atmosphère devenait irrespirable, l'air de Paris pesait des tonnes. D'un pas lourd, je m'engouffrai dans le métro qui par chance fonctionnait ce samedi-là, lorsque l'imprévu me saisit et me figea net devant une de ces longues affiches en biais que la RATP colle dans ses escaliers. Cela disait : « *Crépuscule*. Numéro 1 des ventes. Qui ce livre dérange-t-il ? L'enquête-vérité de Juan Branco sur les coulisses du pouvoir. » J'en restai ébahie. Waouhh ! Ça claque ! Le mec a de la ressource, m'étais-je dit. Sur la page de son comité de soutien, que je consultai illico, Branco précisait : « Ils ont décidé de nous ignorer. On a décidé d'aller les chercher. Tous les revenus du livre seront réinvestis pour le faire exister. Par tous les moyens, jusqu'à les faire craquer. »

Génial ! Il n'avait pas lâché...

Sur Facebook, Branco se mit à enchaîner les vidéos à un rythme soutenu. Les attaques contre lui, contre sa personne, ne le poussaient-elles pas à incarner la lutte ? Physiquement ? La société du spectacle s'apprêtant à classer son affaire, le barbouillant du trublion mal luné, millénium à l'esprit victimaire, scribouillard des beaux quartiers et auteur d'un pamphlet à l'insolent succès, Branco se devait de frapper plus fort. Ce samedi-là, veille de la manifestation du 1^{er} mai, il allait jouer avec le feu.

Le mec était là, face caméra, expliquant tranquillement : « Bon, ça y est, on prend le pouvoir, on l'a ! Et moi, je ne veux pas grand-chose, vous me faites juste procureur. En premier, je fous en prison Anne Lauvergeon et Édouard Philippe, ceux-là, paf, on y va ! C'est tout. Après, je n'en demanderai pas plus. » Genre : *Je suis Cincinnatus, je retournerai à mes champs*. « Et je suis tellement fier d'avoir participé à ce mouvement, d'avoir pu vous aider... » Les gens qui le regardaient ne pouvaient que se dire : soit il est fou, soit c'est un enfant. De manière sensorielle, on était porté à penser : oui, c'est un enfant, et si on l'écoutait, si on réfléchissait à ce qu'il disait ? C'était complètement cinglé ! Tu te disais, le mec se prend

pour qui ? Et en plus il y croit, ce néo Saint Just moustachu : « Ceux qui font des révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau¹. »

Et en même temps, là où étrangement il faisait mouche, où il s'avérait très fort, c'est qu'on n'était pas dégoûté. Si Marine Le Pen ou Mélenchon avaient dit la même chose, on aurait vu du sang couler le long de leurs babines. Alors que lui non, on ne voit pas de sang, bien que ce qu'il raconte en implique beaucoup. Ses mots ne sont pas rouges, mais plutôt noirs, ou blancs, ou noirs et blancs, mais jamais gris ni rouges. « Noirs comme la terreur que vous assumerez, blancs comme la virginité que nous assumons.² »

Pour une révolution éduquée en quelque sorte, bien élevée même, sans haine, ressentiment, ni jalousie. Ce commerce-là, il le laisse aux extrêmes, aux faux extrêmes, médiocres « perpétuateurs » d'un système qui les nourrit grassement. Lui, ce n'est pas du tout ça. Pour lui, il n'y a plus rien, plus rien à espérer de ce système dépassé, aucun aménagement n'est possible dans ce paysage. Il en est certain. Il faut faire autre chose. Autrement. Une sortie de cycle pour en bâtir un autre. Une pensée hors cadre.

Donc, entre deux samedis de manifestation des Gilets jaunes, Branco mettait en ligne ces *lives* suivis par ses followers, sortes d'auto-exutoires pédagogiques : « On est confronté à une crise démocratique majeure, face à laquelle le président de la République se montre incapable de répondre, et confronté à un gouvernement qui présente par bien des aspects une dimension criminelle. Il y a des personnes dans ce gouvernement que je souhaiterais voir en prison. Il y a des personnes au sein des forces de l'ordre et ailleurs qui répondent à des ordres qui sont manifestement illégaux... »

Dans le flux de pouces et de cœurs qui défilaient, les followers s'inquiétaient pour lui : « Mais qu'est-ce que tu as Juan ? Ça n'a pas l'air d'aller. » Il poursuivait sur sa lancée :

« J'ai écrit dans *Crépuscule* que vous pouviez très bien, comme Anne Lauvergeon, provoquer la perte de quatre milliards d'euros de ressources publiques, provoquer la faillite d'*Areva*, licencier plus de trois mille salariés, ce qui a provoqué l'augmentation des factures d'électricité de

l'ensemble de nos concitoyens, et pourtant être nommée dans la foulée au Conseil d'administration d'*Engie*, plutôt que d'être mise en prison et de se voir demander comment ces quatre milliards d'euros ont disparu, partis dans des circuits de corruption et de rétrocommission savamment mis en place. Et si je vous en parle, c'est que cette affaire concerne une autre personne... Le directeur du lobbying d'*Areva*, des affaires publiques, c'est-à-dire celui qui était en charge de s'assurer que personne ne découvrirait ces affaires de corruptions, qui était payé pour faire ça. C'est Édouard Philippe. Édouard Philippe a été recruté là-bas pourquoi ? Parce que élu dans la droite, proche d'Alain Juppé, ayant réussi des concours de la fonction publique à 20 ans... »

« Fais gaffe Juan, tu vas les énerver », commentait le flux. Imperturbable, il continuait :

« ... qui depuis se comportait comme un marquis, un petit aristocrate, parce qu'il considérait qu'à vie, il aurait la capacité comme Anne Lauvergeon de faire ce qu'il voulait, sans jamais être inquiété. Parce que c'est comme ça que fonctionne la république de ce pays. Cette personne-là est allée se corrompre chez *Areva* et a essayé de corrompre les décideurs politiques de son réseau obtenu grâce à nous, pour essayer de masquer cette affaire, protéger Anne Lauvergeon et permettre que tout continue comme avant. Aujourd'hui, Édouard Philippe est notre Premier ministre, c'est lui qui fait que des citoyens, pour défendre leurs opinions, pour défendre les idéaux de justice fiscale, de démocratisation, se font arrêter, tirer dessus, frapper. Il faut provoquer la troisième transformation de notre pays, c'est-à-dire créer une démocratie directe, dans laquelle à tout moment chacun d'entre nous pourra prendre le pouvoir, chacun d'entre nous pourra revendiquer le droit à s'exprimer sur le sujet qui lui conviendra. »

« T'as fumé Juan ? C'est quoi ta beuh ? »

« Et nous n'aurons pas à élire tous les cinq ans quelqu'un qui décidera de tout pour nous. Mon intérêt dans tout ça, honnêtement, c'est juste d'avoir un jour la possibilité de devenir l'un de vos procureurs. »

« Déconne pas Juan, on a besoin de toi, pas d'un procureur ! » signalait le flux. « Non, il a raison, rétorquait un autre, faut les mettre en prison,

tous ! » Il ne s'arrêtait plus :

« Et je pense que la meilleure façon de faire ça, c'est de proposer le poste de procureur à un certain nombre de personnes, par le biais d'élections, n'importe qui pourrait se présenter et être un de ceux qui permettraient de mettre ces personnes-là en prison. »

« Juan, stp, non, pas la moustache ! »

« Il faut créer un tribunal populaire, révolutionnaire, républicain. Des tribunaux républicains qui existeraient à l'échelle régionale, avec des jurys citoyens tirés au sort, avec un procureur élu, un juge qui n'aurait pas le droit de prendre de décision, mais qui aiderait et accompagnerait les citoyens du jury. »

« Bon, Juan, t'es trop long là, il faut se reposer. » Le flux était fatigué, Branco pas du tout.

« Mis en place avec un code *ad hoc*, ce tribunal aurait deux fonctions : juger, d'un côté, les responsables des malversations et déprédations de nos biens qui ont eu lieu ces dernières années, l'ensemble des privatisations, etc. ; de l'autre, les responsables des violences, des arrestations, des éborgnages... Après il faudra réfléchir à constituer une assemblée constituante – avec combien de délégués ? 700 ? 800 ? Ça, il faut qu'on en discute ensemble, et très vite, il faut qu'on ait des idées très vite. »

Ça durait des heures... je n'écoutais plus que d'une oreille, lorsqu'il en vint à un sujet qui m'interpella :

« Je pense vraiment qu'il y a une Bastille à prendre et cette Bastille, c'est le Palais de justice ! Un lieu que les pouvoirs politiques ont abandonné, un lieu extrêmement symbolique, sur l'île de la Cité, à quelques pas de Notre-Dame... Pourquoi ? Le nouveau tribunal de justice qui a été construit à Batignolles a coûté plusieurs milliards d'euros. C'était un cadeau de Sarkozy à Bouygues. »

« Juan faut arrêter là, on en parlera demain. »

« Cette chose est d'une laideur absolue qui est une insulte à la symbolique républicaine. Et pendant ce temps, ils ont laissé quasiment vide ce lieu-là, l'ancien palais, au centre de Paris, où je vous invite à vous

rendre, la prochaine fois que vous sentirez la chose possible. Il y a là un lieu que nous méritons d'investir. »

Sur le coup, je m'étais demandé jusqu'où Branco était au courant du « formidable » projet foncier de plusieurs milliards d'euros qui flottait sur l'île de la Cité ? Était-ce pour gêner les promoteurs, les freiner dans leurs plans, qu'il orientait ainsi tous les regards vers le cœur de Paris, en appelant à l'occupation ? Connaissait-il l'entreprise de refonte globale de l'île qui prévoyait de créer cent mille mètres carrés d'espaces nouveaux, d'une valeur foncière dépassant le milliard d'euros, en privatisant le patrimoine public ? (57 % du foncier du site étant détenu par l'État et 43 % par la ville de Paris.)

Il s'agissait de monétiser le flux du premier site touristique de France, dont les quinze millions de visiteurs annuels échappaient encore à toute logique marchande, mais ce projet n'avait aucune chance de voir le jour, le périmètre de l'île étant classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Il aurait fallu un miracle ! Et la nuit du 15 avril, des poutres de huit cents ans allaient s'envoler en fumée. Le malheur des uns faisant le bonheur des autres, l'histoire pouvait basculer.

Le gouvernement ayant préparé une loi d'exception permettant d'accélérer la reconstruction (Macron l'avait imposé : elle n'excéderait pas cinq ans). Ce texte, rédigé en quelques heures, permettait de déroger au Code du patrimoine, proposant de s'affranchir des procédures en vigueur en matière de monuments historiques, sur un site qui n'en compte pas moins de trente-cinq, et d'échapper à un certain nombre de règles, notamment celle réglementant l'attribution des marchés publics. Ainsi, les millions de visiteurs qui patientaient sous la pluie ou la canicule disposeraient enfin de services indispensables, de toilettes, d'une bagagerie et de commerces ! Bref, accueillir les gens décemment.

Comment ? En recouvrant le parvis d'une immense dalle de verre au-dessus de la crypte archéologique, en aménageant un débarcadère et des plates-formes flottantes, piscine, cafés, restaurants, salles de concerts et des couvertures de verre et d'acier au-dessus de dizaines de cours intérieures,

verrières, passages couverts, galeries souterraines, atriums en sous-sol... Le rêve !

Quelques entreprises privées soutenaient déjà le projet. Sur le rapport, à la section « Entretien avec des personnalités qualifiées, susceptibles d'apporter un éclairage particulier sur l'avenir de l'île de la Cité », on notait la participation de Marc-Antoine Jamet, secrétaire général du groupe de luxe LVMH et directeur immobilier, et de Jean-Paul Claverie, conseiller de Bernard Arnault. Leur éclairage les éclairant d'un intérêt certain, comme en témoignait le saupoudrage des deux cents millions de promesses de dons de Monsieur Arnault (« après acceptation des devis »), sur les cendres encore chaudes... Alléluia !

Pour l'architecte Dominique Perrault, très proche du projet, il fallait « introduire la modernité dans le patrimoine ». Ce qu'il commentait de la façon suivante : « Réinterpréter la structure de l'édifice lors de la reconstruction de la flèche posera de vraies questions philosophiques, techniques et poétiques. Le fait de ne pas imposer la restitution permettra à l'imagination de se développer et d'apporter ce que Victor Hugo appelait "les alluvions du temps". »

Quant aux choix de développement économique du pays, nous n'avions plus à nous interroger : l'enrichissement des groupes de luxe s'opérant déjà par la marchandisation du patrimoine. On attend tous la nouvelle collection de sacs *Esméralda* ou l'édition limitée d'une cuvée *Jean Valjean* pour Dom Pérignon !

Mais pourquoi le groupe LVMH aurait-il besoin d'Esméralda pour vendre sa maroquinerie ? Pourquoi Patrick Drahi vient-il d'acquérir Sotheby's, Christie's ayant été racheté en 1998 par François Pinault, deux compagnies mondiales de ventes aux enchères appartenant aujourd'hui à des Français, alors que ce secteur reste beaucoup moins rentable que le luxe ? Parce qu'afin de doter d'un « effet collector » ou « collectionnable » des produits standard, d'une grande banalité et fabriqués en série, les marques de luxe doivent proposer à leurs clients, à travers la combinaison du contemporain

et de la tradition, un récit, un conte qui ancre leurs objets du présent dans le passé, tout en projetant leur marque dans l'avenir.

S'ils n'étaient qu'associés au présent, les objets sembleraient jetables, c'est-à-dire démodables ; s'ils n'étaient que situés dans le passé, ils seraient des déchets ou « vieillots », c'est-à-dire démodés. C'est l'alliance par un récit du présent et du passé qui permet d'accéder à « l'immortalité³ ». Une « immortalité » qui suggère que le temps qui passe quadruplera la valeur marchande d'un sac à main, dont seuls un dieu ou une déesse peuvent se parer. Une « immortalité » qui transmue un objet usuel en œuvre d'art, avec l'appui et la collaboration d'artistes stars de l'art contemporain, dont la cote reste directement proportionnelle à l'attention que leur portent les collectionneurs, qui ne sont autres que les propriétaires des groupes de luxe.

Le Musée du Louvre propose déjà un parcours Jay-Z Beyoncé. Entre *luna park* et *duty free*, parc d'attractions et galeries marchandes, les Parisiens seront-ils invités à enfiler redingotes et crinolines ? Un accoutrement d'hôtesse d'accueil qui habillait déjà notre première dame... Branco m'en avait parlé alors que je l'interrogeais sur son idée selon laquelle Brigitte Macron serait le portemanteau de LVMH.

« C'est hallucinant, s'était-il écrié, bien sûr, la première dame doit porter la couture française, mais pas celle d'une seule marque ! Parce que là, il y a un asservissement à l'ordre marchand, à une marque spécifique. Si elle mettait en valeur, comme le faisait Jackie Kennedy, la création nationale, on peut être d'accord ou pas d'accord, mais là... il y a un dévoiement. De façon générale, il y a inversion des valeurs, dans le sens où la réussite individuelle devient l'unique marqueur de reconnaissance. S'il y a une lutte politique fondamentale à mener, c'est celle-là. S'assurer que le service à la société redevienne un vecteur de reconnaissance au sein de celle-ci. Dès le moment où l'on a mis l'individu au centre, bien évidemment, vous arrivez à des dérives à la Macron. C'est ce qui va démanteler la société. »

En tout cas, à supposer que Maître Branco n'ait pas eu vent du projet de l'*Île-monument*, il avait pour le moins un sacré flair. Son appel à l'occupation du Palais de justice, il allait le réitérer plusieurs fois, lors de vidéos aux clairs-obscuris crépusculaires. Entre songe et pensée, le visage à

demi éclairé par la lueur de l'écran, comme les personnages du tableau de son profil Facebook, *La Fable* du peintre El Greco.

[1](#) Louis Antoine de Saint-Just, déclaration à la convention nationale, 26 février 1794.

[2](#) Léo Ferré, *Amour Anarchie*.

[3](#) *Enrichissement*, Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, Éditions Gallimard, 2017.

La fin de l'enfance

Du collapse allait naître l'espérance. L'inattendu Pablo Servigne, le collapsologue, spécialiste de l'effondrement et de la fin du monde, un autre romantique, rousseauiste celui-là, qui partage avec Branco un esprit où s'associent à parts égales raison et lyrisme, me contactait pour publier mon indésirable interview dans le premier numéro d'*Yggdrasil*, sa revue, son mook, qui allait paraître fin juin. Incroyable ! La fin du monde me remontait le moral ! Servigne et Branco se connaissaient. J'imaginai que, lors de leurs rencontres, les deux modernes avaient déjà échangé sur le collapse (Jared Diamond entendait ses oreilles siffler). Servigne, l'ingénieur agronome, docteur en science et myrmécologue, s'intéressait à la fourmilière écolo-politico-médiatique et me suggérait d'approfondir mon interview dans ce sens. Je rencontrai donc Juan Branco une seconde fois.

Sur les quais de la Seine, un violent orage avait plongé Paris dans une lumière préapocalyptique, bombardant de grêlons d'été pigeons et touristes qui s'enfuyaient en regardant leurs pieds. Ça tombait bien, c'était de dérèglement dont nous allions parler, climatique, mais aussi politique et social.

Branco arriva depuis le pont qui relie les deux îles de Paris, et comme le café grouillait toujours de touristes, on choisit celui d'à côté pour s'installer.

Ce n'était plus le jeune homme pimpant de la première fois. La route accidentée qu'il avait empruntée, où l'on se heurte, où l'on encaisse les coups, les fausses caresses, les trahisons et l'envie, l'avait marqué de bleus à l'âme. Son cuir s'était épaissi. Il en était à l'heure où l'on compte ses amis.

— Inutile de vous dire que je n'ai pas réussi grand-chose, avec votre interview. Par chance, Pablo Servigne est très intéressé. Il y tient beaucoup

pour son premier numéro.

Branco ne répondit pas tout de suite. Il était las et moi gênée de lui en quémander encore. Il me demanda d'une voix sourde :

— Avez-vous entendu l'émission de France Culture ? Ils dissertent sans moi ! Pensez-ils que je suis mort ?

Il était tellement grave, mon regard s'esquiva vers l'extérieur du café :

— Oui, c'est vrai, je me suis dit la même chose. Mais c'est bien, c'est très bien d'avoir écrit ce livre. Vous ne regretterez pas !

Je le surpris. Cette affirmation lui parut inappropriée, décalée même. N'étais-je pas au courant du tsunami qu'il venait de traverser ? Je me devais d'enfoncer le clou, d'allumer une lumière :

— L'avenir vous le rendra, il vous donnera raison !

Je vis alors s'allumer chez lui la lueur d'un léger réconfort, d'une reconnaissance, d'une gratitude qu'il marqua d'un geste retenu vers la manche du chemisier jaune que j'avais choisi de porter ce jour-là. Puis, d'un imperceptible coup de menton vers mon magnétophone, il me suggéra de l'allumer, en espérant secrètement, je pense, que la séance ne dure pas trop longtemps. J'attaquai sans attendre :

— Que vous reproche-t-on ? Quelles sont les critiques les plus fréquentes que vous recevez ?

— Là en ce moment ? D'être le filleul d'Attali, d'être un franc-maçon, et aussi un sataniste !

Son sourire bienvenu vint détendre l'atmosphère.

— L'inanité des attaques contre moi est sidérante, ça n'a rien d'intéressant. Là, vous me posez la question, mais rien ne me vient, rien de saillant.

— Vous êtes pourtant très attaqué, c'est le moins qu'on puisse dire !

— Il y a eu une tentative d'assassinat symbolique et une tentative de dénigrement depuis des mois – sur ma personne, plus que sur mes propos, d'ailleurs, et aucune capacité à détruire le texte.

— Vous demandez la démission de Macron, mais il a été élu démocratiquement, non ?

— Pour qu'une démocratie existe, il faut que l'information soit libre. Si vous votez pour A en pensant que A est B, votre vote a une valeur inexistante. Donc cela ne sert à rien de voter si on vous trompe, si le candidat prône le Oui et, qu'à l'arrivée, ce Oui se transforme en Non. C'est exactement ce qui s'est passé pour Macron, pour une grande partie, par une vraie opération de propagande et d'enfumage qui a été permis par ce contrôle de l'oligarchie dans les médias. À partir de là, la dimension démocratique de son pouvoir est franchement contestable. Vraiment, j'insiste, une démocratie libérale n'existe pas sans information libre.

— Cette oligarchie, ce petit groupe de personnes qui forment la classe dominante et qui, d'après vous, pillent les biens publics depuis des décennies, la voyez-vous si solide ? Quels sont ses points faibles ?

— Elle est très inquiète ! Dans mon livre, je démontre que la vulnérabilité des oligarques ne se situe pas tant sur le plan idéologique que sur celui de leurs intérêts directs, je veux dire de leurs existences propres, de leurs êtres mêmes. Ce sont des gens qui ont peur, dans leurs vies, tout le temps ! La preuve la plus simple est qu'ils ne sortent jamais sans garde du corps ! Moi, je peux sortir dans la rue sans garde du corps, eux non. En s'attaquant à ces êtres et à leurs intérêts directs, je pense que l'on peut beaucoup plus rapidement provoquer une bascule. La situation actuelle n'est pas née de rien, certaines personnes précises en sont responsables. Il faut aller les chercher, ne pas les laisser en paix, et elles diffuseront rapidement leur inquiétude chez les autres responsables.

— Vous voulez les faire trembler ?

— Oui ! c'est un grand désir que tout cet emporium basé sur rien s'effondre !

— Si le dispositif d'intimidation s'effondre aussi. À quelle suite vous attendez-vous ?

— C'est l'étape d'après, car on va de toute façon finir par défaire ce dispositif. On le voit bien avec les Gilets jaunes : une fois que la domination symbolique ne fonctionne plus, la force brute sort du rang.

— Vous voulez dire que le système n'hésite plus à utiliser la violence ?

— Aujourd’hui, je pense que la violence reste essentiellement symbolique. Il n’y a pas de mise en détention massive, mais on cible symboliquement tel ou tel pour faire peur à l’ensemble. Le corps d’Assange devient martyr pour envoyer un signal aux centaines de ses semblables, qu’on ne peut pas mettre en prison – même si on aimerait bien les mettre en prison. C’est plutôt ce genre de dispositif qui s’est mis en place pour l’instant.

— Tout de même, les assassinats de militants écologistes partout dans le monde (quatre par semaine en moyenne !), lutter coûte de plus en plus cher, non ?

— Des militants écologistes meurent régulièrement, oui, mais surtout dans les marges de l’empire, au sens du système mondial, dans les endroits où règne la non-visibilité. Plus vous approchez du centre de l’empire plus, en principe, vous êtes protégé... Jusqu’au moment où vous perdez votre protection et là, même si vous vivez au centre, vous vous faites massacrer. Il ne faut certes pas se « victimiser », mais choisir de se battre pour des choses essentielles, qui ont beaucoup de valeur. Donc faire des sacrifices devient normal. Il ne faut pas se décourager, continuer, tenir la tension sans se sentir soi-même mis sous tension.

— Dans la vision systémique des collapsologues, où les crises écologique, climatique, économique, financière, démographique s’influencent les unes les autres, quel rôle attribuez-vous au politique ?

— Lorsque le socle se fissure, il y a une perte de repère qui fait que chaque geste accélère la panique et répand de plus belle la nouvelle de cet effondrement. Les médias, tenus non seulement par l’oligarchie, mais aussi par leur propre peur de l’effondrement, contiennent et retiennent l’information de façon à éviter au maximum les remous politiques trop importants. Nous nous trouvons dans un contexte où les médias, plutôt que de jouer leur rôle, en alertant sur ce qui arrive, se contentent de servir de relais au système et au pouvoir. Ce sont bel et bien les *Nouveaux chiens de garde*, pour reprendre le titre du livre de Serge Halimi.

— Votre regard critique radical ferait-il de vous le collapsologue du monde politico-médiatique ?

— Oui évidemment, j’espère l’être !

— Faites-vous partie de ceux qui estiment que l’anthropocène devrait plutôt être appelé capitalocène ?

— L’anthropocène est un discours de science dure, un pur constat, alors que le capitalocène est une politisation du discours – au sens noble du terme. Ce sont donc deux discours complémentaires, l’un amène à l’autre. D’un côté, une démonstration factuelle, de l’autre une recherche de causalité. Qu’est-ce qui cause non seulement l’anthropocène, mais également les dégâts qu’il provoque ? C’est ça la vraie question. Et la réponse est évidemment : le système capitaliste et la marchandisation. La compréhension de la situation, c’est l’anthropocène. L’intelligence de la situation, c’est le capitalocène, par le fait de relier des éléments entre eux.

— De quels intellectuels vous sentez-vous proche ?

— De Julian Assange, de Balthasar Garçon, de Noam Chomsky... On s’alimente beaucoup. Nous sommes très minoritaires, mais il n’y a qu’en France qu’une masse sociale soit capable de donner appui à nos ambitions. La France est à l’avant-garde, la preuve : la force de la réaction à Macron est magnifique, impressionnante. La capacité de résilience, la ténacité à dire non ! Tout simplement...

— Que pensez-vous de *L’Affaire du siècle* et de *Nous ne sommes pas dupes !?* Cet appel de 1 400 artistes, est-ce pour vous une approche « naïve » des questions climatiques ?

— Ça reste sympathique, mais il ne faut surtout pas utiliser les luttes écologistes comme un moyen de se réajuster du point de vue éthique, en se donnant l’impression d’avoir fait quelque chose et se contenter de ça. Le front majuscule de toutes les luttes, y compris écologistes, ce sont les Gilets jaunes. Ce sont eux qui sont prêts à perdre un œil, une main, la vie pour une société plus juste dans laquelle on aura le droit à la parole...

Le *greenwashing* de l’existence, les anti-cotons-tiges, la croissance verte et les apôtres des petits pas qui, mis bout à bout... ce n’était pas son truc. Il s’affirmait pour une écologie politique radicale.

— ... une parole qui permettra ensuite des mesures de transition pour revenir à une vraie forme d’harmonie avec non seulement la nature, mais

aussi la société. C'est là qu'il faut s'engager massivement et non pas essayer de mener, ce qui me semble relativement illusoire, un simple combat médiatique.

— Qui serait vain ?

— Il ne faut pas opposer les deux. La brèche que l'on peut créer par le biais de l'écologie peut provoquer une bascule globale du système. En tout cas, il n'est pas interdit de garder en tête que la question écologique pourrait être un moyen de provoquer un changement conduisant au règlement de toutes les autres conditions, sociales, économiques, culturelles. Mais comment croire que l'on pourra construire une brèche sur la question écologique sans changer le système ?! Je me trompe peut-être, mais je pense que nous devons revenir à une approche de l'écologie comme pensée totale, donc apte à penser la société dans son ensemble, appréhender l'écologie comme pensée fondamentalement politique. Ce qui a été beaucoup abandonné.

En l'écoutant, je songeais au Festival de Cannes qui approchait. Les actrices « engagées » graviraient-elles les marches vêtues d'un gilet jaune ? L'avenir nous dira qu'elles n'y ont guère songé, l'élégance des contrats passés avec les marques de couture ne pouvant être négociée. Dommage. Ce qui est amusant, c'est que Branco aussi y songeait, puisqu'il se risqua à le faire lui-même avec un groupe de Gilets jaunes grenoblois, arrêtés bien vite au petit matin. Les agents de la sécurité, lecteurs de *Crépuscule*, lui avaient confié avoir reçu la consigne de ne laisser passer que les militants écologistes et féministes, probablement plus télégéniques que les Gilets jaunes. À l'instar des « engagés » du film *Demain*, qui montèrent les marches cette année, et à qui on aurait bien aimé demander s'ils ont placé les recettes de ce formidable succès du *crowdfunding* dans des investissements éthiques.

— Donc, fin du monde et fin du mois, même combat ?

— Je ne plaisante pas, le mouvement le plus écologiste, c'est vraiment celui des Gilets jaunes. Ils cherchent avant tout à retrouver un rééquilibrage global qui aujourd'hui n'existe plus.

— Les manifestations pacifiques pour le climat qui regroupaient des millions de personnes ne serviraient à rien ?

— Il faut toujours laisser la porte ouverte, mais si le pouvoir a la garantie que, même si vous êtes cinq millions dans la rue, il n’y aura pas une vitrine cassée, eh bien, je peux vous assurer qu’ils ne vous prendront pas en considération – à moins que ces millions ne deviennent une force politique et finissent par les lyncher.

— Et *Extinction Rébellion* qui prône la désobéissance civile non violente ?

— La violence ? Il faut vraiment que l’on sorte de ce signifiant. Est-ce qu’il faut avoir une stratégie de confrontation plus directe avec les forces existantes ? Oui. Est-ce qu’il faut ne pas avoir peur de rentrer dans ce rapport de force, qu’ils nous imposent, puisqu’ils sont incapables de faire autrement ? Évidemment. Est-ce qu’il faut réagir, provoquer une rupture ? Oui encore. La violence qu’est-ce que c’est ? Étymologiquement parlant c’est...

Chose extrêmement rare chez Branco, il cherchait ses mots...

— ... une fleur qui naît, qui rompt son bourgeon, c’est violent. Être en rupture, c’est violent.

J’ai attrapé la fleur et nous nous sommes quittés entre deux orages.

Après l’avoir mise en forme, j’envoyai cette seconde interview à Pablo Servigne... et aussi à mon fils, car je souhaitais avoir son avis – en tant qu’étudiant, il avait certainement entendu parler de Branco. Sa réponse me laissa sans voix : « Please Mam’s, ne m’envoie pas de messages à caractère politique sur ma messagerie, j’aimerais un jour pouvoir trouver du boulot. Ils espionnent les profils plutôt que de lire les cv. Bises. »

Quant à la réponse de Servigne, elle était tout aussi inattendue : « Salut, Mariel, l’interview de Branco a créé un schisme au sein de la rédaction d’*Yggdrasil*. Yvan n’aime pas du tout le personnage et surtout les propos, je me suis pris la tête durant une semaine et du coup ça ne passera pas... »

Inimaginable... Eux aussi ! Caramba, c’était encore raté.

La terre sans mal¹

Bonne nouvelle : *Crépuscule*, en vente depuis à peine cinq mois, allait sortir en poche à la rentrée. Malgré tout, pour les journalistes comme ceux de *Marianne*, ce livre restait indéniablement ni fait ni à faire. Bon à jeter aux orties – et son auteur aux lions, puisqu’il n’apportait pas les preuves de ses propos, ne recoupait pas ses sources, n’étayait pas les accusations qu’il portait. Mais étaient-ils bien certains d’avoir compris ce livre ? L’avaient-ils bien lu ? Pas si sûr. Leurs critiques frappant systématiquement à côté, ne mettant jamais dans le mille, leur angle d’attaque n’était pas le bon. Je suis navrée pour les enquêteurs rigoureux, mais on se fout complètement de savoir si les actions détenues par Xavier Niel représentent 2,9 ou 9,2 % du capital de *Médiapart*, ou si Attal a renoncé à prendre la direction de LREM avant ou après avoir été pressenti comme ministre. *Crépuscule* n’était pas tant une enquête qu’un témoignage, qu’une confession en quelque sorte. Cet aspect-là, Branco s’en était expliqué alors que nous parlions d’un autre livre, *Le grand manipulateur* de Marc Endeweld, qui lui avait eu bonne presse :

« C’est un document ressource, comme ceux des travaux de thèse, qui explorent des réseaux de façon très neutre, sans porter de jugement ni leur donner de dimension politique au sens large. On sent qu’Endeweld a accès à beaucoup de choses, même s’il ne dit pas beaucoup de choses, qu’il est courageux, mais pas téméraire, qu’il va jusqu’à la limite, mais pas au-delà... Il n’en déduit pas tout ce qu’il faudrait qu’il révèle, sur les liens de connivences par exemple. Il laisse les autres le faire. C’est pour cela qu’il a reçu un grand accueil médiatique, parce que c’est, avant tout, un livre utile aux journalistes. Il leur permet de comprendre comment ça marche et leur donne accès à ces réseaux pour qu’ils puissent retisser leurs informations. »

Avec *Crépuscule*, on passait de la 2D à la 3D. Cet éclairage tridimensionnel projetait une lumière glaciale sur le paysage de l'effondrement systémique de notre société, le pillage organisé du pays, la captation de ses richesses, le viol démocratique, ainsi que la clé de décryptage d'une information policée, aseptisée et truquée par le *bonne-nuit-les-petits* ambiant. C'est bien là que ça coinçait. La bombe lancée par Branco l'avait instantanément projeté au pays des dissidents – même si tout avait été fait pour étouffer le vacarme de sa déflagration. « C'est un livre complotiste », arguaient certains. Mais alors, soyons logiques, pourquoi les acteurs salis par les mensonges de cette construction folle, cette dystopie, ne portaient-ils pas plainte devant la justice ? Je-te-tiens-tu-me-tiens-par-la-barbichette se serrait les coudes et la cabale contre *Crépuscule* en disait long sur les tendances bourgeoises et réactionnaires du moment. Branco lui-même en était resté coi.

Malgré sa chape de plomb, le marigot empestait et chacun savait au fond qu'il allait falloir un jour nettoyer tout ça. Il y avait beaucoup de boulot et ce n'était pas très festif comme perspective.

En revanche, ce qui me réjouissait, m'enchantait même, c'était le regard que Branco portait sur son propre travail. Alors que pour beaucoup son livre dépassait les bornes, élucubrait trop loin, pour lui, il restait la modeste déposition d'un témoin, d'un affranchi, et les fondations d'un travail au long cours, la construction d'une pensée.

Malgré l'étau qui étouffe et bâillonne la résistance, il y a toujours eu des voix pour prévoir les chemins hasardeux de notre histoire, des voix qui, à chaque époque, transpercent le silence ou le sarcasme, des cris prémonitoires, éclairs de fraîcheur jaillissant des sources splendides de l'évidence.

La démocratie exilée, on démolissait les cabanes des Gilets jaunes, dix fois détruites et cent fois reconstruites. Pour Branco, cela ne faisait aucun doute, on était entré dans une phase révolutionnaire :

« On est entré dans une respiration immense. Il y avait des millions de personnes qui se sentaient extrêmement seules, qui ne comprenaient pas pourquoi elles étaient en souffrance. Elles pensaient qu'elles étaient seules

en souffrance et que c'était leur faute. Il y a eu la crise énorme de 2008 qui, à aucun moment, n'a été formulée. Il n'y avait plus de parti pour le faire, pour collectiviser ce sentiment. Du coup, la violence a surgi jusque dans l'espace intime. On disait à l'autre : "Si je suis mal, c'est à cause de toi" – pour éviter de se dire : "En fait, je suis une grosse merde, je vais me suicider si je me fais virer de mon boulot, si je n'y arrive pas." On a vécu dix ans comme ça, avec un écrasement complet et des effets secondaires très violents. Aujourd'hui, on se dit : "En fait non, en fait, ce n'est pas nous, c'est eux, ce n'est pas notre faute !" La crise des subprimes, c'est une crise des élites, ce n'est pas celle du peuple. On sort enfin de la culpabilité pour dire : "Non, tout ça, c'est VOTRE faute !" »

Branco renversait la machine du mépris.

« Les Gilets jaunes luttent pour leur dignité, pour crier haut et fort leur indignation. Quel choix avions-nous ? Soit vous tapiez votre femme, soit vous battiez vos enfants, soit vous haïssiez les émigrés, les musulmans, parce que cette souffrance vous était tombée dessus et que vous n'arriviez plus à comprendre pourquoi. Eh bien maintenant, on comprend mieux. Cette souffrance ne provient que de là-haut et c'est là-haut qu'il faut taper. »

Donc, je reprends l'épopée. Le site de *France info* et *RT France*² avaient été les seuls, avec le *Midi libre*, à traiter du livre. Moins sclérosée, la PQR et les télévisions régionales, à qui profite un éloignement géographique, se délectaient aussi de l'entreprise de réhabilitation par des Gilets jaunes ornanais de la tombe du concitoyen Gustave Courbet. Arrachant les pissenlits et les mauvaises herbes, bazardant les fleurs en plastique, ils rappelaient « comment la bourgeoisie bien-pensante ornanaise avait mis au banc le grand peintre pour sa participation à la Commune de Paris. En cette année de commémoration, nous affirmons que Courbet aurait probablement revêtu un gilet jaune et ne se serait pas contenté d'être le label publicitaire et commercial auquel la ville d'Ornans et ses commerçants l'ont relégué. » Courbet aurait adoré ! Le peintre du banal, du quotidien, de la force de la vie, amoureux de la nature et des femmes, que « la vue d'un livre mettait en

colère », qui « donnait des leçons d'éthiques à Baudelaire, de musique à Berlioz et de philosophie sociale à Proudhon³ ».

On le sait, Courbet « déboulonna » la colonne Vendôme, « un monument de barbarie, un symbole de force brute et de fausse gloire, une affirmation du militarisme, une négation du droit international, une insulte permanente des vainqueurs aux vaincus, un attentat perpétuel à l'un des trois grands principes de la République française, la fraternité ». Celui qui inventa au passage le verbe « déboulonner » écrivait en juin 1870 au ministère des Beaux-Arts qui venait de le décorer chevalier de la Légion d'honneur : « L'État est incompétent en matière d'art. Quand il entreprend de récompenser, il usurpe sur le goût public [...] La sagesse pour lui serait de s'abstenir [...] Quand je serai mort, il faudra qu'on dise de moi : "Celui-là n'a jamais appartenu à aucune école, à aucune Église, à aucune institution, à aucune académie, surtout à aucun régime, si ce n'est le régime de la liberté. »

Courbet le démocrate n'avait plus à se plaindre. En ce mois de mai, une bande de copains ensoleillaient sa tombe de fleurs jaunes pendant que son plus fervent collectionneur, l'artiste américain Jeff Koons, vendait 91,1 millions de dollars (un record pour un artiste vivant) son *Rabbit* – une sculpture représentant le moulage en acier d'un lapin gonflable. Ça scintillait, c'était pop et pub, ça marchait bien, comme la Macronie. La concomitance de ces deux « événements » du monde de l'art symbolisait la folie du moment, dans un diptyque auquel il conviendrait d'ajouter, pour parfaire la ressemblance avec nos sociétés, l'épouvantable image d'un Julian Assange diminué, affaibli, vieilli prématurément, humilié, traîné par la police anglaise pour être enfermé. Là, on y était, au bord de l'écœurement, le cadavre était « exquis », du trash à gerber.

Contre la nausée, je fixais dans ma mémoire une autre image d'Assange, symbole de son hallucinante résilience, celle qui restera de lui, j'espère. Dans le fourgon qui l'embarquait vers une prison de haute sécurité, Julian avait brandi au paparazzi et à la terre entière son poing serré au pouce levé !

Quelle classe !

Le pouce de ralliement, d'une force universelle, d'un mec qui a fait le boulot et nous aura prévenus : *You have to start with the truth. The truth is the only way that we can get anywhere.* Un « tenez bon les gars, ça va aller ! » aux millions de minus habens que nous étions en le regardant s'éclipser. Et si tout cela n'était pas tragiquement sinistre, je dirais que ce pied de nez, cette levée de pouce devant l'adversité le hissait au niveau du : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut bien la peine ! »

Pour le soutenir, Branco organisa plusieurs voyages à Londres devant le tribunal, accompagné d'un petit groupe de Français. Dans le car, assis par terre et micro en main, l'avocat faisait le point sur la situation de son client et, pour passer le temps, racontait aux passagers l'histoire de leur première rencontre. C'était tellement senti qu'on y était :

« J'arrive dans l'ambassade d'Équateur. C'est au mois de janvier, il fait très sombre, Julian est quelqu'un de très grand, 1,88 m, très mastoc, c'est un vrai Australien. Un véritable Australien assez inculte aussi, comme les Australiens. Je me fous souvent de sa gueule à ce sujet, genre, il ne sait pas qui est Godard, des trucs comme ça, un peu rigolos. Pour être plus honnête, il a une culture qui est très différente de la nôtre. Cette journée passée avec lui dans cette ambassade était particulière, un des moments les plus importants de ma vie, parce que j'ai découvert quelqu'un d'une intelligence extraordinaire, vraiment impressionnante. Donc, je vois cet énorme monsieur avec ses cheveux blancs qui arrive en glissant en chaussettes sur le parquet, vraiment, en faisant des petits mouvements comme ça de glissade, qui me donne la main, me regarde et ne parle pas. Il a passé la première heure, une heure et demie peut-être, sans vraiment parler. Moi, j'avais beaucoup lu sur lui, j'avais le souvenir de cette image que les médias donnaient de lui, quelqu'un d'arrogant, de très sûr de lui, d'égotiste. [...] J'ai découvert plus tard, dans une plus petite mesure, lorsque j'ai été la cible de certaines campagnes médiatiques assez marquantes qu'en fait, c'est un trait de caractère qu'on vous attribue dès le moment où vous êtes sur la défensive, lorsque vous êtes obligé d'essayer de rétablir les faits et de protéger votre réputation, vous apparaissez comme imbu de vous-même, alors qu'en fait, la seule chose que vous faites est d'essayer de rééquilibrer

les forces, pour qu'on ne vous présente pas comme un monstre. [...] Il avait une petite boîte où il gardait les choses que les gens lui envoyaient du monde entier. Il l'a ouverte et a sorti des cheveux, une dent, des dessins que des schizophrènes lui avaient envoyés, comme ça. D'un rire gêné en disant : "Vous vous rendez compte, il y a des gens qui m'envoient des choses comme ça !", en montrant l'absurdité de la chose, mais aussi en essayant d'établir un dialogue par l'absurde et de montrer que ce monde était un peu fou. Donc, il avait cette humanité très, très touchante, presque infantile et cette féroce rapidité d'esprit. »

Dans le car, on entendait une mouche voler.

Celui qui confiait qu'un de ses plus grands regrets était de « ne pas avoir tenu [sa] promesse à Julian de le sortir de son ambassade dans les six mois suivant le début de [son] contrat. Hollande avait promis. Hollande a une nouvelle fois trahi. » écrivait entre deux voyages dans *Le Monde diplomatique* : « Une âme naïve pourrait trouver étrange que celui qui a rendu publics certains des plus importants méfaits du XXI^e siècle se retrouve à ce point esseulé lorsque la solidarité est requise. Lui qui, pas à pas et dans un extrême dénuement, aura constitué la plus importante bibliothèque des appareils du pouvoir de l'Histoire, a de surcroît accompli un exploit auquel aucun de ses concurrents ne peut prétendre : il n'a jamais, en treize ans, et tout en divulguant des millions de documents, publié la moindre fausse information ! Cela n'empêchera pas *Le Monde* d'estimer que "Julian Assange n'est pas un ami des droits de l'homme", Médiapart de titrer sur sa "déchéance", ou *The Economist* de se réjouir qu'il soit incarcéré. »

Il était peu probable qu'Assange ait pu lire *Crépuscule*. « Juan est un ami et un avocat, avait-il témoigné, il a été d'une grande aide et pas seulement avec la France. Ce qui est étonnant, c'est que d'habitude, ceux qui m'aident sont plutôt à la fin de leur carrière, c'est plus inattendu de la part de quelqu'un qui est au début de la sienne. »

C'était bien vu.

Branco venait juste de naître l'été où le ver WANK infiltrait les ordinateurs de la NASA, sur le point de lancer *Galiléo*. Une sonde propulsée par un

réacteur nucléaire vers Jupiter, dans cette immensité vide que l'on pouvait bien polluer d'un peu de plutonium 238 radioactif.

« C'est juste le pied de rentrer dans un système. En général, une fois que tu y es, tu t'ennuies et même si tu peux toujours revenir dans ce système, souvent tu n'y reviens pas. Parce qu'une fois que tu y es entré, le défi est relevé et tu t'en fiches, poursuit Électron. C'est très excitant comme défi, d'essayer de faire des choses que d'autres essaient aussi de faire, mais sans y arriver. » Électron est l'un des personnages d'*Underground*, la fiction-non-fiction écrite par Julian Assange et Suelette Dreyfus⁴.

Crépuscule vient de là, il sera le ver WANK de la macronie.

Comme un hacker, Branco prend d'assaut, occupe provisoirement un territoire dans l'espace, le temps ou l'imaginaire, sans volonté d'usurpation et surtout pas d'installation. C'est par l'action même d'une intrusion furtive du système qu'il compte l'affaiblir et dévoiler sa friabilité.

Sans doute est-ce la seule technique possible pour affronter un système qui a perdu toute signification et n'est que pure simulation.

D'ailleurs, la « non-mise-en-lumière » que lui opposera l'omerta lui offrira du même coup une carte de choix. Cette carte sera l'une des grandes constituantes du *Paradoxe de Branco* : la possibilité de s'éclipser, de retourner à l'invisible, après avoir indiqué la route aux caravanes de la pensée, aux résistants à l'ordre du monde tel qu'il va ou tel qu'il s'annonce.

Cette culture-là, celle des pirates informatiques avec leurs tactiques d'apparition et de disparition, Branco en use d'instinct. C'est ce qu'on ressent en sa présence. Lorsqu'il est là, il est terriblement là et, en même temps, il peut disparaître à chaque instant. Le psychisme de « l'apparaissant-disparaissant » d'un chat du *Cheshire*, dont il ne resterait que la moustache.

¹ La « Terre sans mal » est le nom que donnent les Amérindiens Guarani au paradis.

² Frédéric Taddeï, dans son émission, *Interdit d'interdire*, diffusée le 5 juin 2019.

³ Yves Tenret, *Portrait de l'artiste en révolté*, La différence, 2009.

⁴ *Underground*, de Julian Assange et Suelette Dreyfus, Éditions des Équateurs, 2011. Première édition Reed Books Australia, 1997.

Cette guerre impossible

En y repensant, ce que j'ai dit sur Branco n'est pas tout à fait juste, en tout cas pas assez précis. « Dissident » ne lui convient pas. « Repenti » serait plus approprié. Ce qui m'y a fait penser est cet étonnant passage du début de son livre, le souvenir d'une conversation avec Xavier Niel : « Après réflexion, j'en arrive, analysant froidement la dérive oligarchique de notre société et la lui exposant, à lui proposer sans ironie de devenir le précepteur de ses enfants. Élisabeth Arnault, la fille de Xavier Niel et de Delphine Arnault, est, à sa naissance, déjà plus puissante qu'un quelconque chef d'État. » Branco s'était imaginé en Bossuet. Empoignant le problème à la source, dès l'enfance, en se chargeant d'éduquer la Dauphine ! Quel étrange destin. Il était allé jusque-là avant de basculer et se risquait à nous le confesser. Cet aveu préliminaire ne susurrerait-il pas à l'oreille du lecteur que toute la suite était vraie ? D'ailleurs son émancipation encore fraîche tintait ses éclats de voix de l'exaltation de celui qui vous raconte ce qu'il vient tout juste de saisir. Une musique que les malentendants rabaissent en chansonnette de « celui qui vient de découvrir la lune ».

Tout à fait entre nous, si Xavier Niel y repense aujourd'hui, il doit se dire qu'il l'a échappé belle. Des Niel passés très près de la catastrophe, puisque ce matin-là, un nouveau tweet allait encore inquiéter la maisonnée. En réponse à je ne sais quelle énième attaque contre lui, Branco balançait sur Tweeter : « Ils s'apprêtent à offrir à leurs héritiers, de Zoé Bouygues-Bolloré à Élisabeth Arnault-Niel, la clef de notre souveraineté : l'information. S'assurant ainsi que leur domination ne soit pas questionnée, espérant par là même juguler les suivantes révolutions. »

J'étais sciée. Là, Branco s'en prenait publiquement au sujet le plus chaud, le plus tabou, celui de l'héritage du capital, de la transmission, et je

suis certaine que, pour ce milieu, c'était ça le plus grave. L'impardonnable ! Une faute qui ne se posait pas en termes de morale, du tout, mais qui violait les lois du milieu. Chaque milieu a ses lois, et là, il parlait du milieu de ceux qui rédigent leur hagiographie familiale. Le temps de deux ou trois générations, plus personne n'aura idée des origines de leurs fortunes : que papa ne payait pas d'impôts en France, que grand-père Bernard dissimulait 81 % de ses 87 milliards en Belgique, etc.

Donc, parler de filiation et d'héritage en nommant précisément la descendance, c'était super fort et cela ne se faisait pas, mais alors pas du tout !

Ce message, ce tweet résumait à lui seul l'intégralité de son livre. Il avait écrit tout un livre pour expliquer ça. Les filiations entre tout ce monde, c'était ça son truc, et les noms de ces enfants à la queue leu leu donnaient chair au système morbide, l'impactant bien plus que des pages et des pages...

Ces dynasties claquemurées dans leurs secrets et leurs peurs, Branco les pointait du doigt, mais eux se taisaient. La plus infime réfutation de leur part aurait esquissé le début d'un échange, d'un contact, qui inévitablement offrirait à l'impudent l'opportunité de glisser son pied dans la porte.

Ce silence assourdissant, Branco l'avait-il prévu, calculé ? Je ne le crois pas. Pour ça, il fallait d'abord que son livre devienne numéro 1 des ventes, et ça, il ne pouvait pas l'anticiper. Très vite, *Crépuscule* avait échappé à son créateur, enfant de lui-même, prenant une existence propre que seule la loi du silence pouvait néantiser et par là même renforcer son principe actif. *Le Paradoxe de Branco*, qui atteindra son paroxysme par l'expulsion de son auteur, l'abandonnant sur le bas-côté de la route, faute de combattant. Ils ne rentreront jamais en guerre contre le contenu de *Crépuscule*. Cette guerre que voulait tant mener Branco. Cette guerre qui embastilla Julian Assange, avant de l'abandonner dans un cachot pour 170 ans. Jeté aux oubliettes ! Cette grande guerre n'aura pas lieu. Cette guerre impossible.

« Il faut aujourd'hui redéfinir la notion de vérité [...] Orienter la réalité pour faire accepter notre projet politique aux Français ne relève pas du

mensonge, mais de la désinformation positive. » Quoi ?! Qui a dit ça ? Sibeth Ndiaye ! La porte-entourloupette du gouvernement.

Sans commentaire.

Pour toute une partie de la population encore saine d'esprit, contrainte de vivre dans le fatras du fake et de la « désinformation positive », la vérité reste fascinante. *The truth ultimately is all we have*, dit Assange. Mais qu'est-ce qui nous fascine en fait ? Ce qui nous fascine est d'une autre nature, d'un autre ordre. Ce qui nous fascine, ce sont ceux qui se donnent la liberté de la dire, de dire la vérité, de prendre la liberté, de se l'accorder. Cette liberté-là n'est pas offerte, elle ne l'a jamais été, elle coûte cher, très cher, mais on la dit quand même, malgré les conséquences et le prix à payer.

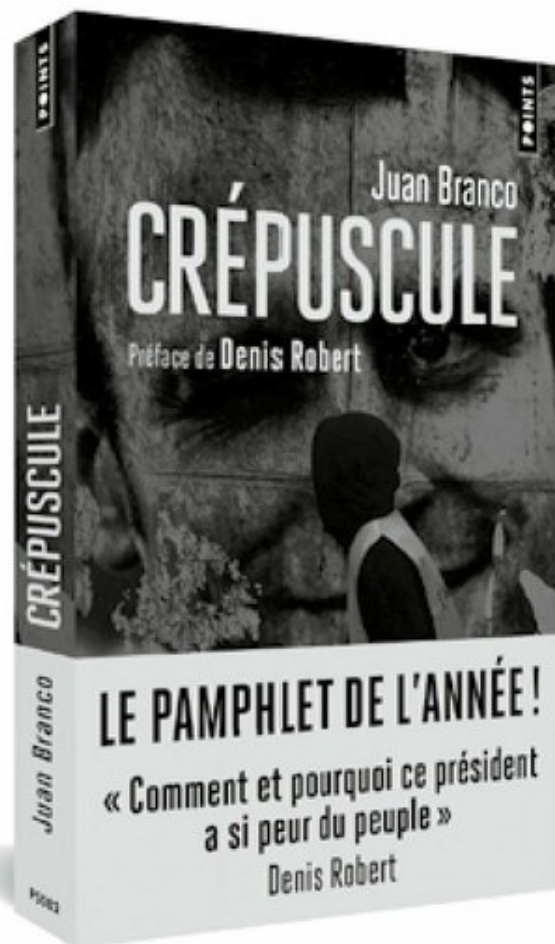
Mais alors, quand est-ce qu'on sait que ça vaut le coup ?

On sait que ça vaut le coup, quand on ne peut pas faire autrement. Quand l'inévitable s'impose, que quelque chose se perce, s'ouvre et se déploie. Nous l'avons tous ressenti, au moins une fois dans notre vie, dans notre enfance peut-être. Nous en avons fait l'expérience et bien souvent nous l'avons oublié. L'étrange bonheur, furtif et total, de l'instant même où on l'a dit, où l'on se l'offre, juste parce que ce n'est pas du tout ce qu'il faut dire à ce moment-là et que cela nous fait toucher du doigt l'insaisissable réalité. Ce sentiment de représenter une lutte, d'incarner le truc. Un héros qui n'existe pas ou qui n'existe que dans le regard des autres.

La vérité sort de la bouche des enfants, l'enfant-héros du film d'Andreï Tarkovski *L'Enfance d'Ivan*, celui qui est le centre du campement, de ce qui s'y passe, celui qui livre les informations. L'armée russe avait surnommé Ivan tous ses enfants-guerriers. Par ce prénom imposé, il était tous les soldats et bien plus que ça... il était la guerre.

CRÉPUSCULE

de Juan Branco



« C'est clair, c'est net, c'est précis,
c'est très informé. »

Michel Onfray

Version poche disponible en **POINTS**

Du même auteur

ATTENTION À LA MARCHÉ ! : COMME UN HURON CHEZ MACRON, Indigène
Éditions, 2018



La Laune 30600 Vauvert

www.audiabile.com

contact@audiabile.com

© Éditions Au diable vauvert, 2019

Cette édition électronique du livre
Signé Branco !
de Mariel Primois Bizot
a été réalisée le 08 octobre 2019
par les Éditions Au diable vauvert.
Dépôt légal : Octobre 2019
ISBN : 9791030703047

Le format EPUB a été réalisé par
Isako www.isako.com